

LETTRES
ET
RÉPONSES
ÉCRITES
A MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,
inclusivement.

TOME IV.



A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,

dans le Strand. M. DCC. LXXIV.



AV

L

Let
pad
à l
roie
aur
que
tro
per
fâc
exil
fûre
leur
Let
peu
l'im
de
cuer
Imp
pû



AVIS DE L'EDITEUR.

L'ACCUEIL benévole , que l'indulgent public a fait aux Lettres de la Marquise de Pompadour, nous porte à produire à la lumiere, celles, qui y auroient donné occasion, ou qui y auroient répondu. Encore bien que toutes les réponses ne s'y trouvent pas, nous croyons cependant, que l'on ne sera pas fâché de posséder le peu qui en existera, & qui, par une main sûre, nous a été fourni. D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres Lettres, qui nous ont paru trop peu importantes, pour mériter l'impression. Nous ne disons rien de l'authenticité de ce Recueil. Ce seroit un bien habile Imposteur, celui-là, qui auroit pû imiter aussi adroitement la

4 AVIS DE L'EDITEUR.

vérité. Cependant nous croyons devoir justifier les Lettres de Madame de Pompadour, contre le crime de faux, dont on les a accusées.

1. *Les Dates sont inexactes.* Nous en convenons & nous confessons, que les ayant imprimées d'après des minutes, la plûpart du tems non datées, nous avons voulu y suppléer nous-mêmes & que nous avons fait des Anachronismes choquans.

2. *On donne des Ambassades, ou autres Postes, à des personnes, qui n'en ont jamais été revêtues.* Nous en convenons encore. Mais prenons pour exemple la première Lettre, où cette faute se rencontre. C'est la Lettre XIII. qui est adressée au Marquis d'Albret, tandis que le Marquis d'Aubeterre étoit alors Ambassadeur

AVIS DE L'EDITEUR. 5

sadeur à Vienne. Voici notre confession. Le Secrétaire de Madame de Pompadour, fort paresseux, selon toute apparence, s'étoit contenté d'écrire en tête du Manuscrit : *au Marquis d'Abt*. Nous n'avions qu'à consulter une Gazette de ce tems, puisque nous étions assez ignorans, pour ne pas savoir, qui étoit alors Ministre à Vienne ; mais nous avons été trop paresseux nous-mêmes : nous avons trouvé plus court de deviner, & nous avons, par un effort d'imagination, mis : *d'Albret*, au lieu des Lettres initiales : *d'Abt*.... qui signifioient : *d'Aubeterre*. Nous en disons autant pour les noms de Blosset, Bréteuil, Broglio, &c.

3. Une faute d'impression, (Lettre XXVIII.) aussi facile à excuser, a fait dire, que celui, qui avoit fabriqué ces Lettres,

* 3 ne

6 AVIS DE L'EDITEUR.

ne sçavoit pas même les choses les plus ordinaires , puisqu'il faisoit le Prince de Soubise , Maréchal en 1757. tandis qu'il n'a eu ce grade , que le 19. Octobre, 1758. L'objection est fondée , mais on sçait , combien il est difficile , qu'un livre françois imprimé en pays étrangers , par des Compositeurs , qui ne sçavent pas un mot de la Langue françoise , soit exempt de fautes. Nous trouvons dans le Manuscrit : *J'espere , Monsieur comme le Maréchal , que dans une autre occasion vous montrerez , ce que vous sçavez faire.* Le mot comme avoit été omis ; on a lu : *J'espere, Monsieur le Maréchal...* Voilà toute l'erreur. Mais on voit bien , qu'il s'agit ici du Maréchal de Belle-isle , qui dirigeoit dès lors le département de la Guerre , dont le Marquis de Paulmy

AVIS DE L'EDITEUR. 7

my n'étoit plus que Ministre titulaire.

4. On a encore relevé l'amitié, que Madame de Pompadour suppose, dit-on, avoir existé entre Messrs. de Broglio & de S. Germain; tandis, ajoute-t-on, que tout le monde connoît la division, qu'il y avoit entre ces deux Généraux. Il faut apprendre à ces hommes si bien instruits, que Mr. de Broglio se montra l'ami & le défenseur de Mr. de S. Germain, du moment qu'il fut opprimé. Alors la Lettre de Madame de Pompadour n'a rien d'étrange. D'ailleurs les fautes, dont nous sommes convenus, sont si légères, qu'elles devoient, en vérité, servir à établir l'authenticité de ces Lettres, plutôt qu'à inspirer des doutes puisqu'un faussaire assez habile pour les fabriquer, même
telles

8 AVIS DE L'EDITEUR.

telles qu'elles sont, n'auroit pas été embarrassé à éviter des erreurs, dont on pouvoit se garantir avec la premiere Gazette. Les autres observations ne méritent pas d'être relevées.

Nous conseillons aux Lecteurs, qui voudront lire agréablement ces Lettres, de passer alternativement de celles de Madame aux réponses, qu'on lui fait, ou plutôt de suivre l'ordre des Dates, qui est observé plus exactement dans ce Recueil, que dans les précédens.

NB. Nous y aurions pu joindre, certaine *Lettre Pastorale*, adressée à Madame la Marquise, par M. l'Abbé de Bernis, lors du départ de celui-ci pour son Ambassade de Venise : mais comme cette *Lettre Pastorale* est conçue en termes trop forts, & que d'ailleurs elle est imprimée séparément, nous avons jugé à propos de la supprimer ici, quoiqu'elle soit très autentique.

TABLE

DES

LETTRES.

	Page
LETTRE I.	
Du Duc de MIREPOIX.	I
LETTRE II.	
De Mad. la Maréchale D'ETRE'ES.	6
LETTRE III.	
De Monsieur DIDEROT.	9
LETTRE IV.	
Du Duc de MIREPOIX.	12
LETTRE V.	
Du même.	18
LETTRE VI.	
Du même.	22
LETTRE VII.	
De la Duchesse D'AIGUILLON.	27
LETTRE VIII.	
De la Duchesse de CH.....	30
LETTRE IX.	
Du Marquis D'AUBETERRE.	39
LETTRE X.	
Du Comte D'AFFRY.	44
LET-	

TABLE

	Page
LETTRE XI.	
<i>De Mr. ROUILLE', Ministre des affaires étrangères.</i>	50
LETTRE XII.	
<i>Du Maréchal Duc de BELLE-ISLE.</i>	54
LETTRE XIII.	
<i>De la Maréchale D'ETRE'ES.</i>	59
LETTRE XIV.	
<i>Du Comte de TRESSAN.</i>	62
LETTRE XV.	
<i>Du Comte de STAHRMBERG, Ambassadeur de la Cour de Vienne à Paris.</i>	70
LETTRE XVI.	
<i>De la Comtesse de BRIONNE.</i>	81
LETTRE XVII.	
<i>Du Comte D'AFFRY.</i>	83
LETTRE XVIII.	
<i>Du Comte de BROGLIO.</i>	86
LETTRE XIX.	
<i>Du même.</i>	93
LETTRE XX.	
<i>De la Comtesse de BASCHI.</i>	104
LETTRE XXI.	
<i>De la même.</i>	107
LETTRE XXII.	
<i>De la même.</i>	110
LETTRE XXIII.	
<i>De la Maréchale D'ETRE'ES.</i>	112
LET-	

T A B L E.

	Page
LETTRE XXIV.	
Du Prince de SOUBISE. . .	115
LETTRE XXV.	
Du Maréchal de NOAILLES.	117
LETTRE XXVI.	
Du Cardinal de BERNIS.	121
LETTRE XXVII.	
Du Duc de BROGLIO.	129
LETTRE XXVIII.	
D'une inconnue.	131
LETTRE XXIX.	
De Monsieur BERRIER.	133
LETTRE XXX.	
Du Duc de BOUILLON.	138
LETTRE XXXI.	
De la Comtesse de BASCHI.	142
LETTRE XXXII.	
Du Maréchal de BELLE-ISLE.	146
LETTRE XXXIII.	
Du Maréchal de RICHELIEU.	153
LETTRE XXXIV.	
De la Comtesse de BASCHI.	156
LETTRE XXXV.	
Du Marquis de CASTRIES.	160
LETTRE XXXVI.	
Du Marquis D'OSSUN, Ambassadeur à Madrid.	164
LET-	

T A B L E.		Page
L E T T R E X X X V I I.		
<i>De Mr. de BUSSY.</i>		168
L E T T R E X X X V I I I.		
<i>De Mr. BERRIER, Ministre de la</i> <i>Marine.</i>		170
L E T T R E X X X I X.		
<i>De la Maréchale de BROGLIO.</i>		175
L E T T R E X L.		
<i>Du Baron de BRETEUIL.</i>		179
L E T T R E X L I.		
<i>Du Maréchal Prince de SOUBISE.</i>		184
L E T T R E X L I I.		
<i>De Madame l'Abesse de CHELLES.</i>		188
L E T T R E X L I I I.		
<i>De M. J. J. ROUSSEAU de Geneve.</i>		191
L E T T R E X L I V.		
<i>De la Comtesse de BASCHI.</i>		192
L E T T R E X L V.		
<i>Du Duc de CHOISEUL.</i>		198
L E T T R E X L V I.		
<i>Du Duc de NIVERNOIS.</i>		204
L E T T R E X L V I I.		
<i>Du Comte d'AFFRY.</i>		208
L E T T R E X L V I I I.		
<i>De Mr. d'ALEMBERT.</i>		215
L E T T R E X L I X.		
<i>De la Comtesse de BASCHI.</i>		218
L E T T R E L.		
<i>De la même.</i>		221
L E T T R E S		

LETTRES
ET
RÉPONSES
ÉCRITES
A MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

LETTRE I.

Du Duc de MIREPOIX.

*(En réponse à la Lettre I. de Madame
de Pompadour.)*

1 Septembre 1753.

MADAME LA MARQUISE,

JE me mets aux pieds des bonnes
amies, qui ont contribué à la fa-
veur qui vient d'être accordée à
Madame de Mirepoix. Il y a quelque
tems, qu'elle avoit des droits à cette

TOM. IV.

A place.

place. Mais est-ce qu'il suffit d'avoir des droits ? J'en suis donc aussi reconnoissant , que si elle n'en avoit eu aucun , & nous desirons bien vivement de vous voir incessamment décorée du même titre. (*)

Je ne puis me persuader , que l'on veuille sincèrement la guerre ici. Ce sont précisément les semblans, qu'on en fait, qui me rassurent. Et puis je ne vois pas, que l'on soit en état de l'entreprendre. La dernière guerre a fait à ce Royaume une playe profonde, dont ses Finances se ressentent encore aujourd'hui. D'ailleurs, on a beau m'alléguer, que les Anglois, desireroient la guerre, pour étendre leur Commerce aux dépens du nôtre. Je persiste à dire, que la guerre est destruc-

tive

(*) Vraisemblablement de Dame du Palais de la Reine.

structive pour le Commerce ; qu'ainsi on ne voit qu'à demi, quand on prétend, qu'ils desirent la guerre pour l'amour de ce Commerce ; en effet, se battre pour le relever, ce seroit tourner le dos à leur objet. On me mande que les rameurs arrivent au rivage, quoiqu'ils y tournent le dos. Une comparaison ne détruit pas un bon raisonnement. La guerre ne peut être avantageuse en Angleterre, qu'au Souverain. Elle accroît sa puissance, elle réunit les partis, qui divisent la Nation. Tout ce qu'il desire, lui est accordé, & tandis qu'il occupe au dehors l'humeur inquiète de ses sujets, il jouit au dedans de la plénitude du pouvoir du souverain. Mais j'ai des preuves démonstratives, que le roi d'Angleterre ne veut pas la guerre, qu'il la déteste, qu'il se croit hors d'état de la faire avec avantage.

Qui donc dans la Nation la desirera, si le roi la redoute ? Je suis d'ailleurs accablé des marques de la plus sincère amitié de la part de ses Ministres. Il y a bien des Nations, chez lesquelles ces témoignages extérieurs ne prouveroient rien ; mais je ne puis les croire faux en Angleterre.

Mr. Green..... a reçu la porcelaine, des mains d'un de mes Officiers. Il a voulu en savoir le prix & la payer sur le champ. On lui a répondu que je l'en informerois. En effet, hier après dîner, il me demanda, à qui il devoit s'adresser pour cette bagatelle. Je lui répondis, que précisément parce que c'étoit une bagatelle, le roi n'avoit pas voulu, qu'il la payât. Il se recria beaucoup sur cette galanterie, refusa, fit les beaux bras, & finit par dire, qu'il falloit qu'il demandât la permission
de

(5)

de l'accepter. Vous voyez, Madame la Marquise, que cela est arrangé. Au reste on ne peut rien voir de plus beau que ce service. Les biscuits surtout sont admirables. Cette manufacture est dans son enfance, & le Saxe n'est pas plus parfait. On parle déjà de former un établissement semblable à Windsor. On a trouvé une terre ou pâte excellente pour cela. On a un grand édifice inhabité; on a... Madame la Marquise, On a tout, hors le goût.



A 3 LETTRE

L E T T R E I I.

De Madame la maréchale d'ETREE's,
*(en réponse à la Lettre III. de Madame
 de Pompadour.)*

au Montmirail, le 28. Août 1754.

VOtre Lettre m'est parvenue ici, Madame, & j'ai mille raisons de regretter, d'y être venue. Mais il faut premièrement vous répondre, afin de commencer par le commencement. Non, mon amie, un Palfrenier n'est pas, année commune, plus heureux que son maître. Je dis année commune, parce que le bonheur me paroît dépendre infiniment des bonnes ou mauvaises saisons de la vie. Je le crois donc également heureux; c'est-à-dire, si peu que rien. Vous vous trouvez malheureuse: dites moins
 heu-

heureuse, que vous n'aviez cru. Mais figurez-vous un moment la privation des grandeurs qui vous environnent, & dites-moi, si vous ne trouvez pas cette idée épouvantable. Tout est relatif, & tout nous affecte agréablement ou tristement selon la situation où se trouve notre esprit. Je suis venue ici, dans le dessein d'y jouir du calme d'une retraite de deux mois. C'est un des beaux lieux de l'Univers. Le Maréchal s'est plû à l'embellir, & je m'y promettois un automne délicieux. Ne voilà-t-il pas, que je trouve ici une lettre du Chevr. de Militerne ? Il me fait le détail de cette horrible aventure de Mr. Jumaïnville ou comme il vous plaira l'appeler, car le Chevalier écrit comme un chat. C'est une abomination, c'est un assassinat effroyable. Il faut que ce brave Officier soit vengé. Si nous

commettions de pareils crimes, nous
 ferions l'exécration de l'Univers. Mais
 aussi Militerne ne voit que la guerre
 autour de lui. Il regarde la guerre,
 comme une affaire décidée. Il brûle
 de faire la guerre aux meurtriers de
 ce pauvre Jumainville. Ah ! mon
 amie, la guerre va se faire, & vous
 sçavez, qu'il y a beaucoup de froi-
 deur entre le Ministre & Mr. le Ma-
 réchal. Je n'oserai me montrer, s'il
 ne commande pas. Car la guerre est
 résolue, je le sçais, on me l'écrit
 d'ailleurs, elle se fera sûrement. Ma-
 dame, je vous abandonne mes inté-
 rêts ; je pars après demain. Mont-
 mirail n'est plus pour moi qu'une
 Thébaidé, où ces deux jours me pa-
 roîtront deux années. J'ai eu des
 pressentimens d'une guerre, la nuit
 même de mon départ. Je suis bien ré-
 solue, à ne plus résister à mes pres-
 sentimens.

Je ne vous dis rien des tracasseries du Clergé. Mon Dieu ! que cela me semble mesquin. Quant au Comte, il n'est pas si merveilleux que vous croyez, pas même pour les petites affaires. Je l'avois chargé de me procurer un beau Sapajou, comme celui de la Princesse Talmond. Il ne tenoit qu'à lui ; je n'ai pu l'avoir jusqu'à ce moment.

La guerre ne me fort pas de la tête.

LETTRE III.

de Monsieur DIDEROT.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre V.)

MADAME,

J'AI été surpris, de ne pouvoir pénétrer chez vous, dans un moment, où j'étois sûr que vous voyez du monde.

A 5 de.

de. Vous ne nous avez point accoutumé à cette rigueur. Aussi n'en suis-je point rebuté. Madame la Princesse de B.... vous a déjà dit, de quelle nature est le service, que nous espérons de vous. Je n'ai point voulu, qu'elle vous sollicitât, & je me contenterai de vous rappeler en peu de mots, ce qu'elle vous a dit.

Une Société d'hommes laborieux, & qui n'ont d'autre prétention, que celle d'être utiles à leurs semblables, consacrent plusieurs années à la rédaction d'un Ouvrage, qui doit être le dépôt des connoissances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus instruit, dans toutes les classes de la Société, contribue avec empressement à ce travail important. Tous les Coopérateurs montrent à l'envi un zèle, dont ils ne se doutent pas, qu'on puisse jamais leur faire un crime.

crime. Ils n'ambitionnent rien ; plusieurs même d'entr'eux se cachent sous le voile modeste de l'anonyme, & leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire, qui leur revient de leurs travaux, qui est le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'élève & l'Europe l'admire. Tout-à-coup il est attaqué par d'obscurs persécuteurs, qui lui portent des coups d'autant plus dangereux, que les Ouvriers dédaignent, par une fierté peut-être outrée, de repousser leurs insultes. Cependant on commence à taxer notre modération de foiblesse. Il faut nous justifier, mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti, si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement. Nous ne voulons point de défenseurs ; nous ne voulons que des Juges. Soyez le nôtre, Madame, & soyez en même tems no-

tre Avocat, si vous trouvez que cela convienne, & rien ne me paroît plus convenable. La Vérité & la Philosophie n'auront plus d'adversaires, l'esprit & la beauté se chargent de les défendre.

LETTRE IV.

Du Duc de MIREPOIX.

(Voyez la Réponse, Lettre IX.)

Londres, le 25. Janv. 1755

MADAME,

JE suis un peu peiné du compliment, que vous me faites sur le talent, que j'ai pour les correspondances de femme. Ce n'est pas, que cela n'ait son prix; mais, en vérité, ce n'est point avec vous, que

je voudrois me prévaloir de cet avantage. Je vais vous en donner une preuve, en ne vous parlant que des affaires publiques. Ce sera un précis de ma dépêche d'hier, dont je présume cependant, que le contenu n'est plus un mystere pour vous.

J'ai insisté, avec force, sur les propositions modérées, que le Roi m'a ordonné de faire. J'ai demandé surtout, que les prétentions respectives fussent déférées à la Commission, établie à Paris, & qu'on s'expliquât plus clairement sur la destination des nouveaux armemens.

On m'a répondu assez laconiquement, après avoir rejeté nos propositions, que Sa Majesté Britannique demandoit à son tour, que la possession du territoire du côté de l'Ohio, fût remise en l'état, où elle étoit à la conclusion de la Paix d'Utrecht.

On

On a agréé les voyes de négociations indiquées, & l'on est convenu tout uniment, que la défense des possessions angloises, étoit le seul motif des armemens envoyés dans l'Amérique septentrionale. On a fini par me demander avec beaucoup de hauteur, une explication sur les grandes forces navales, que nous préparons à Brest & à Toulon. Je leur ai répété leur propre réponse.

La tournure, que prennent les affaires, me fait soupçonner, que je pourrois bien m'être abusé sur le caractère de ces gens-ci. Mr. R.... a employé un million de plus, que son adversaire; & je crois que la supériorité, corrompue par ses Guinées, se déclare hautement pour la guerre. Il a lui-même eu l'imprudence de dire, qu'il auroit aisément toutes les voix, s'il vouloit les payer; mais qu'il

qu'il se contentoit d'en acheter précisément autant, qu'il lui en falloit, pour son usage indispensable. Si la paix conserve quelques partisans obscurs, c'est qu'ils s'irritent de ce qu'on n'a pas même cherché à les corrompre, tandis qu'ils se jettoient à la tête des corrupteurs. Quelles gens!

Je ne vous dirai plus, que le Roi d'Angleterre est notre ami. Les faits, qui prouvent le contraire, sont trop constatés. Mais je n'en suis que plus indigné contre les mensonges indécens, dont on m'a bercé si longtems.

Souffrez, Madame, que je vous contredise ; je le dois à ma justification. Non, je ne puis croire, que le secret de la Politique consiste, à mentir à propos. Je pense, au contraire, que l'imposture est mille fois plus horrible dans la bouche des Rois, que de la part de tous les autres hommes.

J'a-

J'avoue qu'il est piquant, d'avoir été dupe; mais il est bien plus déshonorant d'être fripon. Si j'avois eu le malheur de naître sujet d'un Prince, capable de me commander le mensonge, jamais je n'aurois pû me résoudre à le servir, mais, graces au Ciel, cette Politique méprisable n'est point celle de mon Souverain. Il ne m'ordonne rien, que l'honneur me défende, & j'attesterai, que, depuis que je sers, je n'ai rien vû dans toutes les opérations de la Cour, qui ne puisse soutenir un examen sévère, de la part des Rigoristes les plus outrés. Laissons donc nos voisins s'enorgueillir de l'avantage, de tromper mieux que nous. Qu'ils acquièrent, s'il le faut, des empires, à force de mensonges effrontés. Croyez, qu'ils seront tôt ou tard victimes de leur injustice, & que le déshonneur, & la prostitu-

tion

tion de leur gloire, n'est pas le seul châtiment, qu'ils ont à attendre. La mesure de l'iniquité est toujours vacillante, & verse aussi-tôt qu'elle est au comble. Je ne pense pas pour cela, que nous devions croiser les bras, & contens d'être les Apôtres de la justice, nous laisser martyriser, en l'invoquant paisiblement. Des fourbes nous prennent au dépourvu. C'est un malheur; mais rien n'est désespéré. Nous avons de grandes ressources. Nous sommes en mesure d'embrasser le parti, que nous voudrons; & si l'ambition de nos rivaux peut prévaloir, pendant quelque tems, sur notre modération, nous jouirons du moins du plaisir, de n'avoir point forfait à l'honneur. Nous nous préparerons en silence, & nous attendrons un moment favorable, pour prendre notre revanche avec avantage.

L E T T R E V.

Du DUC de MIREPOIX.

(à laquelle Madame de Pompadour
répond par la Lettre IX.)

Londres , le 9. Février 1755.

MADAME,

Vous n'ignorez pas les ordres,
que j'ai reçus du Roi; je me
contenterai donc de vous apprendre,
de quelle maniere je les ai exécutés.

Après quelques chicanes sur la forme de mes pleins pouvoirs, ils ont été admis, & les Ministres en ont témoigné la plus grande satisfaction. Nous avons même procédé à une convention préliminaire & provisoire. Le 8. Mr. le Chevalier Robinson me
dé-

déclara mystérielement, que Sa Ma-
 jesté Britannique étoit résolue à ter-
 miner, au sujet de l'Ohio, de sorte,
 que les montagnes formassent les li-
 mites des colonies angloises, & que
 tout le pays par de-là, jusqu'aux Lac
 & Riviere d'Ohio & d'Onabache,
 restât libre aux Natifs, & aux
 François & Anglois, pour y pas-
 ser seulement, & commercer avec
 les Sauvages. Il ajouta que, de part
 & d'autre on démoliroit & évacue-
 roit tous les nouveaux établissemens
 militaires; qu'ensuite on procéderoit
 à lever les autres difficultés. J'ai de-
 mandé, si l'on comptoit s'en tenir à
 ces déclarations verbales, & si l'on
 ne repondoit pas par écrit, au Mé-
 moire remis le 6. Janvier. On a élu-
 dé ma demande, sous prétexte de l'in-
 utilité des écritures. Voilà, Mada-
 me la Marquise, un exposé très suc-
 cinct

cinct de l'état de nos affaires. Je ne puis croire, après toutes les impossibilités passées, que l'on ait aujourd'hui des intentions plus droites. J'emploie tous les moyens imaginables pour en découvrir plus qu'on ne m'en dit. J'en trouve une infinité de personnes disposées à trahir; mais les desseins du Cabinet sont encore un mystere, même pour les plus intimes. Tous ce qui est averé, c'est que la Nation veut la guerre. Les moyens sont encore inconnus. Le Roi, son Ministre & son Allié puissant, qu'on lui soupçonne dans l'Empire, sont les seuls depositaires du secret. C'est précisément ce grand mystere, qui m'est suspect.

Si leurs intentions étoient pures, qu'on les cache si soigneusement; mais la trahison cherche les ténèbres & celle-ci me paroît tramée de main de maître. Je suis persuadé, que le

Je n'ai point d'Angleterre, pendant son séjour
dans le Hanovre, aura une entrevue
avec le Roi de Prusse. On dit bien
ces choses, on prend bien des résolu-
tions dans une pareille entrevue. La
garde de l'un entraîne l'indécision
de l'autre, & nous ne saurions pren-
dre trop de mesures; pour être instruits
de ce qui se passera, pendant le cours
de ce voyage.

Les Anglois disent, que les négocia-
tions sont notre meilleure artillerie.
Je crains bien, que la mienne ne les
détrompe.

J'ai appris avec une vraie satisfac-
tion l'avancement de Mr. de Sechel-
les. Il est mon ami : je fais, Mada-
me la Marquise, combien vous avez
contribué, à lui concilier la bienveil-
lance du Roi, & je répondrais, que
vous aurez lieu de vous en applaudir.

LETTRE

LETTRE VI.

DU DUC DE MIREPOIX.

(Madame de Pompadour y répond par la Lettre X.)

Londres, le 23 Juin, 1758

MADAME,

VOUS ne désapprouverez pas sans doute, que j'allégué l'affluence des affaires, pour excuser le délai que j'ai mis à répondre à la Lettre dont vous m'avez honoré. Il n'est que trop évident, que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'Amiral Boscawen ne soit qu'un mal-entendu, à en croire les Anglois. Mais se faire illusion plus longtems, seroit le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas long-
guement

guement de tous les propos, dont Mr.
 Robinson prétend me payer. Je le
 vois lui-même honteux de la foiblesse
 des moyens qu'il employe. Il insiste
 toujours sur son idée favorite, de tirer
 sur la carte une ligne, qui divise la
 partie méridionale du fleuve S. Lau-
 rent en deux portions, dont l'une re-
 monteroit vers Quebec, & l'autre
 iroit à la Mer. Il propose cette opé-
 ration dans un pays hérissé de mon-
 tagnes, coupé par des fleuves, cou-
 vert de lacs & de forêts, à-peu-près,
 comme s'il s'agissoit de tracer un jar-
 din; & moi, je dédaigne de répon-
 dre à une proposition beaucoup plus
 définitive que préparatoire, & qui
 n'a d'ailleurs pour objet, que d'anéan-
 tir notre commerce en Amérique. Il
 demande ensuite la liberté de com-
 mencer sur les grands Lacs du Cana-
 da; autant vaudroit qu'ils eussent tout
 le

le Canada même. Ainsi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les Possessions des deux Nations dans l'Amérique septentrionale, va occasionner une guerre capable de bouleverser toute l'Europe ; & les anglois cependant y possèdent, ainsi que nous, plus de terres, qu'il n'est possible d'en cultiver, avant un tems considérable. La Traite de l'Ohio, occasion des troubles actuels, n'est peut-être pas un objet de mille Pistoles par an, & l'on a échauffé les esprits, comme si nous voulions usurper tout le Commerce des Colonies angloises. En vain j'ai dit, que nous consentions à renoncer à ce Commerce ; mais que c'étoit trop exiger, que vouloir, que nous l'abandonnassions à l'Angleterre, qui pourroit en abuser contre nous. On est résolu à la guerre, & les propositions les plus modérées sont constamment

flamment étouffées par des prétentions chaque jour plus exorbitantes. J'ai donc fini par déclarer, que le Roi regardoit comme inutile toute nouvelle démarche : que l'Europe verroit avec étonnement, que, pour un objet aussi médiocre, les Anglois violassent toutes les regles de l'équité; & que, pour satisfaire des vues d'ambition & de conquête, ils entreprissent de détruire, dans le nouveau monde, l'équilibre de puissance, qu'il n'est pas moins utile d'y maintenir qu'en Europe.

Mr. Robinson m'avoit protesté, que Boscawen n'avoit point d'ordres offensifs; & depuis il n'a pas rougi de me dire, que Mr. Hoquart s'étoit attiré le traitement, qu'il a éprouvé de la part de la Flotte Angloise, par la hauteur de ses réponses, & les menaces qu'il avoit faites; comme s'il

étoit vraisemblable, qu'un seul vaisseau, environné d'une flotte nombreuse, eût le ton menaçant; & même, dans cette supposition, comme si des menaces suffisoient, pour le faire cribler de coups de canon. D'ailleurs, on n'ordonne ni restitution, ni dédommagement, ni la liberté des prisonniers. Ces excuses ne sont donc qu'une ironie indécente, ajoutée à un outrage sanglant.

Il me semble, Madame la Marquise, que je ne puis rester plus longtemps ici avec décence. Je pense que l'on doit également se hâter de rappeler Mr. de Buffi, que l'on n'auroit peut-être jamais dû faire partir. Je crois inutile, qu'il se donne la peine de prendre congé. Pour moi, je me dispenserai d'instruire de mon départ les Ministres de cette Cour. Continuez-moi votre amitié, Madame, & faites,

faites, que l'on ne m'impute point les malheurs, qu'il était impossible à la prudence humaine de prévenir.

LETTRE VII.

De la DUCHESSE D'AIGUILLON.

(Madame de Pompadour y repond par la Lettre XI.)

le 15 Fevrier , 1755

PLAIGNEZ-MOI, Madame ; je viens de perdre mon ami. Tant de devoirs m'enchaînent encore à la vie, que je n'ose la détester hautement. Mais je publierai, devant tout ce qui pourra m'entendre, mon horreur pour les vils persécuteurs, dont les vexations ont précipité sa fin. Je l'entens encore qui me dit : „ Ces tracasseries altèrent ma santé ; je vois, „ qu'el-

„ qu'elles font impression sur des gens,
 „ dont l'estime ou l'amitié m'est pre-
 „ cieuse. On m'a desservi auprès du
 „ Roi. Mais, pas pitié, qu'on me lais-
 „ se finir mes jours en repos. Je ref-
 „ pecte le culte de mon pays ; je l'ai
 „ dit cent fois publiquement. L'E-
 „ vangile est le plus beau présent,
 „ que Dieu pût faire aux hommes.
 „ Mais les Jésuites mais le Pere
 „ Routh, non, mon amie, je ne
 „ puis leur sacrifier mes Ouvrages.
 „ Consultez mes amis & conseillez-
 „ moi. Si j'ai écrit quelque chose,
 „ qui répugne à la raison, je me re-
 „ tracte authentiquement. ” Voilà
 l'ami que j'ai perdu. Et mon fils !
 mon fils ! quel maître il perd, & dans
 le moment, où le Président, flatté du
 succès de ses soins, se plaisoit à le for-
 mer à la Science du Gouvernement.
 Science si simple, me disoit cet illu-
 stre

stre ami, & que les Instituteurs ne font qu'embrouiller. Elle étoit simple pour lui, comme les mouvemens de cet Univers sont simples pour l'Etre, qui l'a créé. Il n'est plus un seul homme au monde, avec qui j'ose avoir les connoissances, que les femmes n'ont pas ordinairement, ou sur lesquelles on jette du ridicule. Je vous montre toute ma douleur, Madame, parce que vous connoissez le prix de l'amitié. Ne me consolez point. J'ai perdu mon ami. Plaignez-moi.



L E T T R E V I I.

De la Duchesse de CH.....

(*En réponse à la Lettre XII. de Madame
de Pompadour.*)

Paris , le 16..... 1755.

JE n'irai point à la Comédie, Madame. Je m'entretiendrai un moment avec vous, & puis je laisserai au petit Duc le plaisir de continuer. Il est piqué de voir une jolie femme écrire avec tant d'agrément, & de justesse à la fois, sur les affaires publiques. Je l'ai défié d'en faire autant. Il a pris un air avantageux, comme si ses preuves étoient faites depuis longtems. Il est actuellement à mon clavecin, où il répète, d'un air dépité, la Scene d'Eglé. Il ne peut concevoir,

cevoir, par quelle magie la plus séduisante de toutes les bergeres est aujourd'hui transformée en Minerve. Est-ce bien cette même *Pastourelle*, pour qui Apollon *quitte le séjour du tonnerre*, & *laisse son rang dans les Cieux*? Il vous voit, il vous entend encore, & moi, je lui passe ses fadeurs, parce que, en vérité, elles cessent d'en être vis-à-vis de vous. A propos, il vient de me confier, que le Maréchal étoit outré, depuis que vous lui avez fait entendre, que vous ne pouviez souffrir les odeurs. Il ne sçait comment s'y prendre, pour vous le dire; je lui évite cette peine, comme vous voyez.

Mais c'est une horreur, que cette conduite des Anglois à notre égard; cela crie vengeance. Oui, sans doute, il faut aller leur prendre le pays de Hannovre. Il faudra bien alors,

qu'ils nous rendent nos vaisseaux.

Adieu, ma belle Marquise. Je ne m'entends gueres en Politique; cependant continuez à en faire avec moi. Cela m'amuse & ma vanité en est flattée. Comment pouvez-vous m'écrire; que vous avez passé le tems de plaire. Dites, que vous en connoissez tous les moyens, qu'il n'est rien, dont vous n'ayez fait usage, pour y parvenir, & que tout vous a réussi, même la Politique. Je vous embrasse de tout mon cœur.

(Ce qui suit est d'une autre main.)

Non, Madame la Marquise, je ne suis ni piqué, ni surpris, de vous voir réunir toutes les connoissances agréables & utiles. Je sçais de bonne part, que rien n'est hors de votre portée. Votre belle amie veut, *que je politique à mon tour*, & que ma politique soit à

sa portée. Elle me dit cela du même ton, dont elle diroit au cher la Planché : *faites-moi un corps, qui m'aille bien & qui ne me gêne pas.* Et moi, je vais être tout aussi obéissant, que son Tailleur, quoique je n'attende point de salaire.

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Je n'en puis dire autant des grands événemens, que je désire comme Soldat ; dont j'espère une vengeance éclatante, comme François outragé dans la Nation, & auxquels je demande, de toutes mes forces, d'avoir part, comme bon serviteur du Roi. La guerre me semble, en effet, autant que résolue. Il ne manque à nos ennemis que de bonnes raisons. Mais c'est là une vraie misère. Ils trouvent nos possessions à leur bienséance. Eh bien, ils chargeront un Jurisconsulte de faire

B 5 un

un beau Manifeste, pour prouver, combien ils y ont de droits, pendant qu'ils prépareront des preuves plus démonstratives, que celles du sçavant Publiciste. Celui-ci fera voir clair comme le jour, qu'une foule de motifs obligent le Roi d'Angleterre, à faire cette démarche. Il prendra Dieu & l'Univers à témoin de la droiture des intentions de son Prince. Il lui donnera son livre à lire. Celui-ci lira, n'y entendra rien, le fera imprimer, & puis répandre dans toutes les Cours.

Nous aurons un autre Jurisconsulte à nos gages; nous protesterons, nous prouverons, qu'on n'est pas autorisé à s'emparer ainsi de nos possessions, & nos Erudits seront de grands ignorans, s'ils ne trouvent pas dans leurs livres de quoi prouver tout ce qu'il leur plaira. Cependant, après tous ces mauvais persifflages, les Armées ou les Flottes

Flottes se trouveront en présence ; on se battra , on s'égorgera , & l'on finira , par donner raison à celui , qui aura été le plus brave ou le plus heureux.

Croiriez-vous , Madame la Marquise , qu'il y a des gens , qui doutent encore , que nous ayons la guerre , & que le Roi d'Angleterre ait des desseins aussi injustes ? Ils se fondent sur la piété d'une grande Princesse & sur son amour pour l'équité. Cette respectable amie de la vertu , disent-ils , a quelque ascendant sur le Roi. Elle ne cesse de lui faire les plus fortes représentations. Il a , jusqu'aujourd'hui , montré une espece d'enthousiasme pour la justice. Il n'auroit donc pris le masque de la vertu , que pour retirer plus d'avantages des vices qu'il dissimuloit. Il avertiroit l'Univers de se méfier de lui. Il nous diroit en particulier à nous , je n'étois qu'un four-

be, qui ai voulu profiter de votre franchise, pour vous duper, je vous ai fait assûrer, sans relâche, de la pureté de mes intentions; je vous ai fait dire, de ne prendre aucun ombrage de mes armemens. Mais c'étoit pour vous attirer plus sûrement dans le piège, vous rendre victime de votre bonne foi, & vous surprendre au moment, où vous ne pourriez vous opposer efficacement à mes entreprises. Voilà ce qu'on pourroit inférer de la conduite de ce Prince; & quoiqu'il soit prêt à terminer sa carrière, cette conduite lui seroit aussi funeste, en un sens, qu'à un Souverain, qui ne feroit que commencer la sienne.

Vous aimez à savoir ce qui se dit, Madame la Marquise; & les bruits les plus destitués de fondement, vous servent à juger des penchans ou des aversions du Public. Ce n'est que
dans

cette intention, que je vous ai fait part de ces propos, auxquels je n'attache, en vérité aucune croyance.

Mon pere insiste, pour me faire obtenir la survivance de sa charge, avec la permission d'en faire les fonctions. Mais il me semble, que ce n'est pas au commencement d'une guerre, qu'il faut solliciter de pareilles graces, & je ne sçais, si je dois vous prier de m'être favorable ou contraire.

Votre belle amie devoit aller ce soir à Versailles; un petit accident, pas plus grand que rien, l'en empêche. Ses femmes ont gagné à la Loterie; elle n'a pas pû les tenir; elles sont à la Foire, elles sont au Palais; elles sont par-tout. Elle les fait chercher cependant & tâchera d'arriver pour le jeu de la Reine. Elle a un pressentiment de bonheur, qu'elle ne
veut

veut pas repousser. En cas, qu'elle arrive trop tard, elle vous prie de lui faire prendre des tableaux pour cinquante louis, par Mr. le Prince de S.... Il gagne tout ce qu'il veut aux jeux de hazard. Vous qui avez la main heureuse, Madame la Marquise, vous tirerez pour elle. Pour moi, j'ai perdu des sommes à cet insipide Cavagnol. Je n'y veux jouer de ma vie. Je suis, &c.



LETTRE IX.

Du Marquis d'AUBETERRE.

*(Voyez la Réponse de Madame de
Pompadour, Lettre XIII.)*

A Vienne le 25. Décembre 1755.

MADAME,

Tous les ordres ont été donnés,
& ceux qui les exécuteront, se-
ront bien habiles, s'ils peuvent en-
trevoir à travers tous les voiles, dont
je les ai enveloppés, le mystere d'u-
ne intelligence, qu'il nous importe
encore de tenir quelque tems secrette.
Le Ministre Autrichien reconnoît la
nécessité de ce secret & je l'ai déter-
miné à ne plus agiter l'affaire impor-
tante de l'élection. J'ai fait observer,
qu'a-

qu'après tous les obstacles, que nous y avons opposés, on seroit très-frappé de notre indifférence, ou de notre complaisance, & qu'on n'auroit pas de peine à deviner la vérité. On m'a répliqué, que nous pouvions continuer à faire les mêmes démarches qu'avant l'union, mais avec plus de mollesse, & sans y mettre aucune chaleur. J'ai répondu, que cette conduite seroit peu convenable à la franchise, dont le Roi fait profession, & à son amour pour la vérité. On a cédé, & cette bruyante affaire va tomber d'elle-même.

La grande révolution, qui est près d'éclater, fermente déjà sourdement. Je n'en suis point surpris. Un pareil enfantement ne peut se faire sans douleur. D'ailleurs on se méprend si bien sur notre Plan, que je suis sûr du secret, à moins que ce ne soit de la
part

part de quelques Puissances une mé-
prise affectée. Quoi qu'il en soit, on
débite, qu'il se forme une ligue en-
tre les Membres catholiques du Corps
Germanique, pour opprimer les Pro-
testans. On met la Cour de Vienne
à la tête de ce parti, & l'on dit,
que le Roi la secondera de tout son
pouvoir. Cette ridicule imagination
est l'ouvrage du Fanatisme politique
ou de l'ignorance. Voici ce qui l'ap-
puye & ce qui vaut mieux. C'est que
l'œuvre important de la conversion
du Prince de Hesse est enfin couron-
né. Le petit Emissaire du P. Stadler
a fait des merveilles sous son Unifor-
me Bavaïois. Rien n'est abstrait pour
certaines personnes, & je vais har-
diment vous dire mes idées sur cette
petite victoire. Vous me compren-
drez, Madame la Marquise, ou ce
sera ma faute.

Il faut s'attendre à toutes sortes de violences de la part du parti, Protestant, pour prévenir les bons effets, que nous avons droit d'espérer de ce changement. Ils forceront le Prince héréditaire à renoncer à la Régence du Pays de Hesse ; ils lui feront signer des pactes & des engagements ; ils lui enleveront ses enfans , pour empêcher, qu'il ne les élève dans la Religion , qu'il vient d'embrasser. Aucune loi n'autorise cette violence. Cependant il est important de la prévenir. Il faut faire en sorte , que ce Prince & ses enfans ne tombent pas au pouvoir du parti Evangélique. Les peuples sont des troupeaux de bêtes. Une renonciation, même extorquée, les détacheroit pour jamais de leur Souverain légitime. Ils croiroient, que tous rapports de sujets au Maître sont anéantis, & tous les bons effets,

que

que nous attendons de cette heureuse conversion, seroient perdus pour nous. Il importe donc de dérober ce Prince au parti Protestant, aussi prompt & aussi bien uni, que le parti Catholique est lent & divisé. Il ne faut pas attendre de ces derniers un concert unanime, une démarche hardie, une exécution prompte. Il faut employer d'autres moyens, & je les indique à Mr. Rouillé, dans une dépêche, qui lui parviendra en même tems, que cette Lettre vous sera remise. Je ne doute pas, qu'il ne vous communique mon idée. Ce même Courier vous porte une Lettre d'une grande Dame de ce pays-ci. Je crois, Madame la Marquise, que vous serez contente des expressions & de la forme qu'elle employe. On a fait céder, dans cette occasion, la rigueur de l'étiquette au désir de vous témoigner des égards

ex-

extraordinaires. Mais on m'a fait observer , que c'étoit une distinction particuliere, & que l'on accordoit à peu de personnes.

LETTRE X.

Du COMTE D'AFRY.

(Voyez la réponse de Madame de Pompadour, Lettre XIV.)

A la Haye, le 25. Décembre 1755.

MADAME,

IL y a en Europe environ un million de gens , qui passent leur tems à écrire, & dans ce nombre il y en a tout au plus trois cent, qui fassent ce métier dans l'intention d'instruire ou d'amuser par des lectures agréables & décentes. Le reste écrit,
pour

pour avoir du pain & des souliers. C'est de la plume d'un de ceux-ci, qu'est sortie l'infame rapsodie, que je prends la liberté de vous adresser. Le famélique barbouilleur a eu l'audace d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur. Mais tout ce qu'elle contient, est d'une fausseté si manifeste, que vous ne devez pas en être affectée un moment, & je ne crois ni vous déplaire, ni vous faire ma cour, en vous la faisant parvenir. J'essayerois bien d'en empêcher la vente, ou d'en retirer tous les Exemplaires. Mais il faut compter, qu'une Edition supprimée en feroit paroître dix autres.

J'ai prévenu le Ministère du Roi de différentes notions, qui me sont parvenues des Négociations des Anglois en Allemagne, & des mesures qu'ils prennent, pour s'assurer d'un nombre

nombre considérable de Troupes dans le Continent. Je suis convaincu, qu'il y a un Traité de subside entre les Russes & l'Angleterre, & j'ai quelque espérance de m'en procurer une copie. Ces derniers s'engagent à louer aux Anglois cinquante mille hommes pour un tems illimité. Le Landgrave de Hesse-Cassel est sur le point de conclure un marché semblable, & je ne puis définir la sécurité, dans laquelle on est à son égard. Je sçais que plusieurs Evêques & Princes de l'Empire sont résolus de suivre cet exemple. L'Evêque de Würzbourg est à-peu-près arrangé, ainsi que le Margrave d'Anspach, qui oublie, au moment de nous servir, les subsides énormes, que nous avons eu la bêtise de payer à sa maison, lorsqu'elle ne pouvoit nous être bonne à rien. Je serois porté à croire, que la Cour de Vienne

a beaucoup de part à ces défections,
 si, d'un autre côté, je n'entendois
 parler sourdement d'une opération,
 qui me paroît devoir être la plus
 étrange de ce siècle. Elle dérangeren-
 tièrement mon système politique;
 j'attendrai donc, pour porter mon
 jugement, qu'on m'ait instruit de ce
 dont il s'agit. Je puis toujours croire,
 que la partie du système général,
 qui se ressentira le moins de cette al-
 liance, si elle a lieu, est précisément
 celle, à laquelle je préside, & que je
 pourrai continuer à négocier sur le
 même plan. J'ai des espérances très-
 fondées de résoudre l'Assemblée des
 Etats généraux à la neutralité. C'est
 tout ce que nous pouvons raisonna-
 blement exiger d'eux.

Mr. d'Yorck, Envoyé Extraordi-
 naire de Sa Majesté Britannique,
 n'épargne rien pour me croiser. Je
 doute,

doute, qu'il réussisse. Il a menacé les Etats de tout ce dont la vengeance ou le courroux de sa Nation est capable, s'ils ne faisoient marcher six Régimens dans le pays de Hanovre, & s'ils ne prêtoient dix Vaisseaux tout appareillés. Ces menaces ne font aucune impression sur le grand nombre. J'avoue que ceux qui ont placé des capitaux en Angleterre, pensent, que le salut de la République exige, qu'on se déclare contre nous. Mais je me flatte, de faire concevoir à la pluralité, que l'intérêt véritable de la République est de garder une neutralité, à la faveur de laquelle elle fera paisiblement & utilement le Commerce des Nations belligerantes, tandis que celles-ci s'entredétruiront.

Je n'ai point perdu de vue vos commissions, Madame la Marquise; mais il ne faut pas se presser. Je vois
d'ici

d'ici un gros Commerçant, qui fera banqueroute avant peu; son cabinet est superbe, & dans ces tems de calamité nous aurons des morceaux d'un grand prix, pour moitié de leur valeur. Il y a sur-tout deux Teniers & quatre Rembrands, dont je suis amoureux. Seriez-vous tentée de trois petits bronzes antiques? Enfin, vous aurez le Catalogue & vous ordonnerez. Le Prince de l'*Eldorado* me demande souvent de vos nouvelles avec toutes sortes de démonstrations d'intérêt. Si vous voulez le rendre bienheureux, Madame, écrivez-moi quelque chose, que je puisse lui montrer.



LETTRE XI.

De Mr. ROUILLE', Ministre des
Affaires étrangères.

(*En réponse à la Lettre XVI. de
Madame de Pompadour.*)

Versailles, le 3. Janvier, 1756.

MADAME LA MARQUISE,

J'Ai exécuté les ordres du Roi, &
d'une façon, qui sauve tout ce
que la démarche, que Sa Majesté a
voulu faire, pouvoit avoir d'humiliant aux yeux des mal-intentionnés: car en elle-même elle n'a rien que d'honorable. J'ai adressé à Mr. Fox un Mémoire, par lequel Sa Majesté, avant de se livrer aux effets de son ressentiment, demande au Roi d'Angleterre, satisfaction de tous les brigandages

gandages, commis par la Marine Angloise, & la restitution de tous les vaisseaux, tant de guerre que marchands, pris sur les François. J'ai ajouté, qu'un refus seroit considéré comme une déclaration de guerre authentique. Je ne me promets rien de cette dernière démarche; mais le mépris que nos Adversaires font des formes, ne nous autorise pas à les violer.

Il faut croire, qu'il étoit impossible de prévenir ce qui se passe à Berlin, puisque Mr le Duc de Nivernois y a échoué. Mais cette révolution même peut nous être utile, en ce qu'elle va forcer les Anglois à une guerre de terre. Elle divisera leurs forces, & les entraînera dans d'énormes dépenses, dont la seule perspective peut occasionner une défiance dans la solidité des dettes nationales & anéantir entièrement leur crédit.

Le Roi de Prusse, dissimulant jusqu'au bout, prétend, qu'il ne veut conclure un Traité avec l'Angleterre, qu'afin de prévenir les suites funestes, dont le menaçoit l'approche des Russes. Mais ce ne seroit qu'un égarement politique, dont je ne le soupçonne pas. L'affaire est méditée de loin, & si elle a été précipitée, comme il l'a paru ; je réponds, qu'il n'en songe point moins à ses intérêts, auxquels il s'agit d'adapter même ses fausses opérations. Il a persisté à nous offrir sa médiation. Mais il me paroît, que dans les circonstances présentes, ce seroit quelque chose de singulier, que les bons offices du Roi de Prusse auprès de l'Angleterre. La Cour de Madrid est si bien persuadée de l'impossibilité d'amener le Ministère & la Nation Britannique à un accommodement, qu'elle a déclaré, qu'elle laissoit

Roi de
avo
socia
fair
hes c
e V
nent
as, c
ien i
ien à
e mé
ait p
ociat
uit or
ions.
n tem
Marqu
état d
reteni
eu ma
oit vér
R
e dan

Roi de Prusse tout l'honneur, qu'il
 avoit à attendre des suites de la Né-
 gociation. Aussi sommes-nous résolus
 de faire cesser entièrement les démar-
 ches de ce Prince sur cet objet. Mr.
 de Valori cependant aura incessam-
 ment des pleins pouvoirs. Je ne crois
 pas, que cela opere quelque chose de
 bien important ; mais il faut n'avoir
 rien à se reprocher. C'est un homme
 de mérite, & peu m'importe qu'il
 n'ait pas la réputation d'un grand Né-
 gociateur ; car cette réputation même
 suit ordinairement dans les Négocia-
 tions. J'aime mieux mettre de tems
 en tems sous vos yeux, Madame la
 Marquise, un tableau raccourci de
 l'état des affaires, que de vous en en-
 tretenir de vive voix. Vous êtes si
 peu maîtresse de vos instans, qu'il se-
 roit véritablement impossible de met-
 tre dans une conversation autant de

- suite , que de pareilles matieres exigent.

Je suis avec respect, &c.

L E T T R E X I I .

Du Maréchal Duc de BELLE-ISLE

(En réponse à la Lettre XVII. de Madame de Pompadour.)

A Paris, le 27. Mars, 1756

QUE je vous donne des leçons Madame! En vérité, quoiqu'il me soit à peu près le Patriarche de la Politique dans ce pays-ci, j'en ferois gloire d'en recevoir de vous. Je vous dirai donc tout simplement ce qui se passe, car je me soucie médiocrement du reste. On ne finit jamais avec les spéculations, & je n'en souffre pas, quoiqu'on m'accuse

d'a

d'avoir une belle passion pour les projets. J'en fais aussi peu de cas qu'un autre : mais sur cinquante il peut se faire, qu'il y en ait un d'utile, & si je les rejette tous, le cinquantieme est aussi rejeté. Vous sçavez, que c'est un homme à projets, qui nous a donné l'idée de Minorque. Je vous réitere, ce que j'avois l'honneur de vous dire hier : cette idée est très-heureuse. Je n'ai pas sçu le moindre gré à ceux, qui propoisoient de faire la descente à Jersey. On vouloit me flatter, parce que cette Isle se trouve dans mon Département maritime ; mais il y a infiniment plus d'avantages, & peut-être plus de facilités à réussir à Mahon. J'ai donc concouru avec joye à cette résolution. Je crois, que Mr. de Richelieu est l'homme qu'il faut. Je suis bien porté à croire que c'est un homme supérieur, car je ne

ſçache pas , que rien de ce qu'il a tenté, ait mal réuſſi : il a la modéſtie d'attribuer ſes ſuccès à ſon bonheur. Eſt-ce que vous auriez penſé, que Mr. de Richelieu avoit foi au bonheur ? Je ne puis convenablement lui donner des conſeils : mais vous , Madame la marquife , vous pouvez tout dire , ſans conſéquence. Recommandez-lui , de ſe munir d'une infinité de choſes auxquelles on ne ſonge point. Des cordes , des échelles , des ſacs , des flambeaux , des ſcies , des hoyaux. On me fait encore un crime d'avoir l'eſprit de détail. C'eſt, je vous l'avouerai , depuis 1747. qu'on m'envoya en Provence , que j'ai ce ridicule. C'étoit un puiffant génie , qui dirigeoit toute l'opération ; un de ces hommes , qui ne travaillent qu'en grand , & qui dédaignent les minuties. J'arrivai ſur la frontiere du Piémont.

ment. Je ne trouval ni munitions, ni tentes, ni fourages, ni rien de tout ce dont on ne peut se passer, pour se mettre en campagne. Depuis cette époque.... Pardon, Madame la Marquise, je vous entends dire tout bas, que le vieux Maréchal rapache, & vous avez raison.

J'apprens d'un Emissaire, que j'ai à Portsmouth, que les Anglois sont réellement alarmés des préparatifs prodigieux, qui se font, ou qui ont l'air de se faire au Havre. Ils ne voyent qu'une invasion dans l'un des trois Royaumes, & les Espions Anglois ont eux-mêmes annoncé la descente, comme une affaire résolue. Le Roi d'Angleterre, persuadé de la solidité de ces relations, en a prévenu la Chambre des Communes, le 23. de ce mois, & toutes les mesures qu'ils prennent, annoncent, qu'ils n'ont

pas le plus léger soupçon au sujet de Minorque.

Vous connoissez, Madame la Marquise, le respectueux attachement que je vous ai voué pour la vie.

P. S. Il est sept heures quarante minutes, & j'ouvre ma Lettre, pour vous demander, si vous vous êtes aperçue du tremblement de terre. J'ai senti une secousse, qui a ébranlé mon fauteuil, & renversé quelques magots, qui étoient sur ma cheminée. Vous n'étiez pas trop bien hier; je vous prie, Madame, de me faire dire, comment vous vous trouvez en ce moment.



 LETTRE XIII.

De la Maréchale d'ETRE'ES.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XVIII.*)

A Paris, le 29. Mars, 1656.

JE l'avois bien prévu , Madame ,
que Mr. le Maréchal seroit victime
de la faveur. Je déteste les cours ;
je renonce à leurs bienfaits : elles sont
injustes. Si elles accordent des graces ,
des honneurs , c'est toujours aux dé-
pens de l'équité ; c'est en déshono-
rant , sans raison , un sujet utile &
respectable. Oui, Madame, oui, Mon-
sieur le Maréchal est déshonoré. Il n'y
a plus d'amis dans le monde, puisque
vous ne l'avez pas garanti de cette
humiliation. Et qui lui préfère-t-on ?

C 6 un

un homme, qui s'est fait un nom par sa frivolité, & son amour pour la dissipation; comme les autres s'en font un, par leur mérite ou leurs belles actions. Un voluptueux raffiné, qui n'a d'autres talens, qu'une audace extrême; une imagination fertile, quand il s'agit d'inventer des amusemens; une aisance naturelle à dire des riens, avec l'agrément & les graces de la simplicité; traitant les plus grandes affaires, moins sérieusement que la séduction d'une femme; excellent Juge des talens de nos Actrices & des petits vers du jour; qui s'est donné de grands vices, pour se rendre considérable; dont la plus grande gloire est d'être le directeur & l'arbitre des plaisirs de nos inutiles; de donner le ton à nos élégans, & de se connoître mieux qu'homme de France en magnificence & en galanterie. Le voilà donc notre

con-

concurrent ! Voilà l'homme , auquel Mr. le Maréchal est inférieur. En vérité, je suffoque, mais l'événement en décidera. Vous verrez Mr. de Richelieu revenir de Minorque, sans avoir réuffi. Je doute qu'il en revienne. Vous le verrez conduit en triomphe à Londres fur les Vaisseaux anglois, après que tous les fiens auront été coulés à fond : vous le verrez servir de jouet à la populace de Londres & il aura si peu de cœur, qu'il n'en crevera pas de honte. Je vois avec peine ces désastres, & je suis capable de desirer qu'ils n'arrivent pas. Mais ils arriveront, Madame, ou Mr. de Richelieu est le plus grand Général du siècle.

Mais qu'est-ce donc qu'on veut faire de Mr. le Maréchal ? N'est-il pas démontré, qu'on ne veut rien faire de bien, si on ne l'employe pas ? Il est
à

à tout ceci d'un flegme, qui me met hors de moi-même. Il dit, que Mr. de Richelieu est son aîné, que rien n'est plus naturel, que ce qui arrive. Dites-moi donc un mot de consolation, Madame; vous devez savoir la désolation où je suis, & je n'entends point parler de vous.

LETTRE XIV.

Du Comte de TRESSAN.

(en réponse à la Lettre XX. de Madame de Pompadour.)

A Toul, le 15. Mai, 1756.

MADAME,

NE me grondez pas : j'ai commis l'indiscrétion de lire au Roi (*) l'article de votre Lettre, qui le concernoit.

(*) Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

cernoit. J'ai vû sur son visage tout le plaisir qu'il en a ressenti. L'estime & les éloges des belles ames sont la récompense de la vertu. Tous les jours de la vie de ce Prince sont marqués par quelque trait de bienfaisance. Je veux vous en dire un, dont j'ai été témoin. Il y a trois jours, que j'eus l'honneur de me promener avec lui dans les bosquets de Chanteheu. Il s'approcha d'un Kiosque, endommagé par un ouragan & qu'il s'est hâté de faire réparer. Je dirai en passant à Madame la Marquise, que ce Kiosque est une Féerie. Les desseins sont du Roi, & Micquen'y a fait que des changemens très-légers. Tous les ouvriers, à son arrivée, suspendirent leur travail, à l'exception d'un vieillard, qui resta courbé sur sa pioche, sans même prendre la peine d'ôter son chapeau. *Tu es bien diligent*, lui dit le Prince
d'un

d'un ton de bonté. Jen'ai rien de mieux à faire, dit le vieillard sans discontinuer, *Quoi, pas même, quand je te parle?* Bon, Monseigneur, est-ce que cela me profiteroit d'un Masson (*)? *Que sçais-tu?* Ce que j'en sçais, (vous observerez, que le cynique journalier piochoit toujours, & que le Roi avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire; ce que j'en sçais? Je sçais qu'un jour de Pentecôte, que vous vous promeniez dans le bois de Comercy, vous me dites : bon homme, qu'est-ce que la fleur blanche, qui est sur cet arbre? moi je grimpai dessus, pour en cueillir une branche, & je vous la présentai. Ce n'étoit pas grand chose : mais en descendant de l'arbre, je me blessai au bras; & quand

un

(*) Monnoye de Lorraine.

un brave serviteur s'est blessé , pour faire plaisir à son Seigneur & maître ; il faut que ce soit un bonheur pour lui, & vous, Monseigneur, vous ne m'avez point fait de bien. Vous avez bien dit à Monseigneur l'Intendant , qui étoit avec vous, de me récompenser. Mais il est trop bon ménager. Depuis quoi je boude tous les grands Seigneurs. Je ne vous dirai rien, Madame de la joie du bon-homme, quand le Roi eut réparé cette faute involontaire. Mais je trouvai beaucoup plus touchans les regrets de ce bon Prince, & tout ce qu'il me fit l'honneur de me dire, en continuant notre promenade, sur les fautes fréquentes, auxquelles les Souverains son exposés. En voilà une, que je répare, me dit-il, avec amertume. Mais c'est le hazard qui m'en a fourni l'occasion. Que d'autres délits j'ai pû commettre contre
 mes

mes sujets , soit par moi-même , soit par ceux qui m'entourent & qui jamais ne seront réparés. Comte, voilà un fond de réflexions tristes & déchirantes , que je n'épuiserai de long-tems.

Tout ce qu'on vous a dit du Nain Bédé, est très-vrai, Madame la Marquise. Son esprit est même cultivé & il vient de m'en donner une preuve. Je lui ai dit l'intérêt que vous preniez à lui, & qu'il devoit vous faire dire quelque chose d'analogue à sa petite personne. Oh bien , dites à Madame la Marquise, que j'ai lu ce matin , que les Nains faisoient , il y a bien long-tems, les délices des Sybarites, & que tous les Colonels de cette Nation en avoient un pour porter leur épée : que les Romains emprunterent d'eux ce bel usage, qui de-là est passé, on ne sçait comment , en Pologne, où

où d'ailleurs la Nature a fort multiplié ces productions imparfaites, & que cet usage, à mon grand regret, gagne la France, où je m'ennuye mortellement, d'être tantôt enfermé dans un pâté, comme un lapin, tantôt dans une basse de viole, que fais-je où, & d'être toujours montré comme une curiosité. J'ajouterai à l'érudition de Bébé, que les Nains sont encore très-communs en Allemagne. Il y a peu de Cours, qui n'ayent leurs Nains. Elles ont même leur fou en titre d'office. Quelques-uns cependant ont supprimé ce spectacle, si affligeant pour une ame honnête, d'un être qui étoit notre semblable, & dont nous faisons cruellement notre jouet, parce qu'un défaut dans ses organes, ou tout autre accident, l'a privé de ses facultés intellectuelles. Je n'en ai jamais vû, sans être affecté d'une pitié doulou-

reuse

reuse pour ces infortunés & d'un profond mépris pour ceux qui s'en amusoient. Mais on leur a substitué dans plusieurs Cours des êtres bien plus dangereux, & bien vils à mon avis. Ce sont ces persifflleurs de profession, qui amusent le Prince, & les oisifs qui l'entourent, aux dépens de quelques fots ou de quelques honnêtes gens timides, & que les plaisanteries d'un méchant-homme, qui a de l'esprit, déconcertent & mettent hors d'état de repliquer. N'est-ce pas là, Madame la Marquise, une vermine qu'il faudroit extirper, & ne vous ai-je pas vue excédée bien souvent de deux ou trois personnages de cette espece, que j'apperçois encore d'ici ?

Ma femme & mes enfans sont bien sensible à votre souvenir. Une de mes filles vient d'être inoculée avec le plus grand succès. J'entends déjà les clameurs

meurs des fots. Mais, indépendamment de la santé, je fais un cas extrême de la beauté dans une femme; après les avantages de l'ame, c'est là le plus beau don des Cieux. Quant à mes fils, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Si je les fais inoculer, c'est que je suis bien convaincu de l'importance de cette opération pour la vie & la vûe. D'ailleurs, qu'ils soient bien bâtis, qu'ils ayent le visage un peu plus beau que le diable, & je suis content.



LETTRE XV.

Du Comte de STAHRMBERG,
Ambassadeur de la Cour de Vienne
à Paris.

*(à laquelle Madame de Pompadour re-
pond par la Lettre XXI.) **

A Paris , le 20. Avril, 1756

MADAME,

VOUS vous êtes expliquée trop
clairement avec moi sur l'al-
liance, qui est près d'être conclue,
pour que je ne tâche pas de détruire
les doutes, que l'on veut vous inf-
pirer

* La date de la Lettre de la Marquise doit
être antérieure au mois de Juin, & c'est par
inadvertance que nous avons cru, qu'elle avoit
été écrite alors. Celle du Comte de Stahrem-
berg rectifie notre erreur.

er sur les avantages, que la France
 en retirera. Je suis sur que, si je puis
 vous persuader, vous ferez un bon
 usage des notions, que je vais vous
 donner. Je veux résumer moi-même
 tout ce que Mr. de *** oppose au
 projet d'alliance, en partant de la
 nécessité d'une union ou d'une rup-
 ture entre les deux Puissances.

L'alliance, dit-il, change absolu-
 ment le Systême de l'Europe, &
 comme la France s'est assez bien trou-
 vée jusqu'ici de ce Systême, il est au
 moins dangereux pour elle, de s'ex-
 poser aux suites d'une révolution,
 dont les avantages ne sont point con-
 statés, & dont les désavantages le
 sont; puisqu'elle lui fait perdre ses
 principaux Alliés. La position de la
 France vis-à-vis de l'Espagne, la laisse
 parfaitement tranquille sur le sort de
 l'Italie, où la Maison d'Autriche ne
 peut

peut avoir aucun succès contre les forces réunies des deux Maisons de Bourbon. Il ne reste donc aux Autrichiens que l'Alsace ou les Pays-Bas où ils puissent porter l'effort de leurs armes. Mais c'est attaquer le taureau par les cornes, & la France est sûre même avec un petit nombre de troupes, d'avoir la supériorité dans une guerre de siège. D'ailleurs, où sont les moyens de la Cour de Vienne ? Les François ne peuvent-ils pas soulever contre elle presque tout l'Occident de l'Allemagne ? Ils n'ont par conséquent rien à redouter des Autrichiens, & ils s'imposent un pésant fardeau, en contractant l'alliance médiée, sans en retirer aucun avantage, puisque nous persistons à en faire excepter la guerre présente. De notre côté, menacés par le Roi de Prusse, inquiets du côté du Grand-Seigneur,

très-

très-mal affermis en Italie, que pourrions-nous faire de mieux, que de nous attacher à une puissance, qui pouvoit nous écraser, en s'unissant à nos ennemis ? ce qui montre sur-tout à quel point l'alliance nous est inutile, c'est l'empressement que Mr. le Comte de Kaunitz a temoigné pour la conclusion.

Passons au Traité secret. Si les desseins énoncés dans ce Traité ne peuvent se réaliser, la France se privera des seuls moyens d'aggrandissement qui lui restent, puisque l'Allemagne sera fermée à ses conquêtes. On a soin encore d'insinuer, que nous ne pouvons être de bonne foi sur l'exécution de ces articles secrets, & que jamais nous ne consentirons à nous affoiblir aux Pays-bas, pour nous fortifier en Italie; sur-tout en stipulant la reversion à la Couronne

de France , de la Souveraineté que nous destinons à l'Infant , en cas d'extinction de sa branche. Quand le moment de l'exécution sera arrivé , jamais il arrive , nous ferons naître des difficultés imprévûes ; cependant nous ferons rentrés en possession de la Silésie , par le moyen des Troupes & des sommes considérables , que la France doit nous donner. Notre objet sera rempli , nous ferons tous nos efforts , pour ne point la contenter , & alors elle sera hors d'état de s'en ressentir. D'ailleurs l'objet de l'Alliance est en partie l'affoiblissement du Roi de Prusse ; cependant , aucune Puissance n'a plus d'intérêt que le Roi Très-Chrétien , à maintenir l'influence , que ce Prince s'est acquise. Enfin , en supposant la meilleure foi du monde de notre part , l'avenir amènera une foule d'é

vénemens , qui changeront nos dispositions. La ferveur de la reconnaissance sera entièrement amortie. Notre facilité à sacrifier nos engagements à nos intérêts , n'est que trop connue. Nous trouverons plus d'avantage à manquer de foi , qu'à la garder , & nous deviendrons parjures.

Voilà , Madame la Marquise , ce que Mr. de *** m'a objecté de plus important , dans la conversation dont vous avez été témoin. L'arrivée du Roi m'empêcha de lui répondre ; c'est ce que je veux faire ici , car c'est vous sur-tout , que je desiré de persuader.

Je conviens que l'alliance change entièrement le système : mais c'est en le simplifiant. Au lieu de cette foule de petits Alliés , altérés de la soif des Subsidés , des Pensions , des

présens, vous avez un Allié unique; de qui vous recevrez des secours réciproques & équivalents à ceux qu'il aura reçus de vous. Vous êtes assurés de faire avec avantage une guerre de terre, où vous auriez eu inévitablement le dessous, dans le cas, où l'alliance n'aurait pas eu lieu. Jusqu'au ministère du Cardinal de Richelieu, nous avons eû sur la France des avantages soutenus. Les circonstances actuelles sont assez analogues à celles des tems qui précéderent l'administration de ce grand homme; nous avons repris notre ancien ascendant en Allemagne & nous pourrions nous flatter des mêmes succès. Mais les deux puissances n'ont aucune prétention à la charge l'une de l'autre. Les vieilles animosités sont assoupies; rien ne s'oppose à leur union. L'Espagne, tranquille sur le sort de l'Italie

lie, peut prendre part à la guerre, & saisir cette occasion, pour se venger des Anglois. La Hollande rassurée sur la conservation de sa barrière, s'engage à la neutralité ; la France peut donc en sûreté diriger tous ses efforts contre l'Angleterre. Alliée avec la Puissance la plus redoutable de l'Europe, sa modération seule bornera l'empire, qu'elle voudra exercer sur ses voisins. Elle pourra faire repentir les traîtres & les parjures, ou si elle pardonne, ce sera magnanimité & non foiblesse.

On jette ensuite des doutes sur la sincérité de nos promesses. D'après ce principe il faudroit se défier de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Univers. Quant à moi, de quelque côté que je regarde, je ne vois que de très-grands avantages pour la France dans cette alliance. Je ne par-

le point du projet d'échange, parce-
qu'il est encore douteux, si aucun
obstacle ne s'y opposera. Mais l'An-
gleterre sera humiliée sur terre & sur
mer : l'Espagne, dont les succès doi-
vent intéresser la France, peut forcer
les Portugais, à se déclarer contre les
Anglois, qu'ils enrichissent par leur
commerce, qu'ils seront forcés de
rendre à la Nation françoise. En Ita-
lie, on peut opérer beaucoup de pe-
tits arrangemens de convenance, dont
j'ai donné l'idée aux Ministres du
Roi. Les Turcs ne peuvent qu'ap-
plaudir à une union, qui semble leur
répondre de la Maison d'Autriche,
tant qu'ils ne l'attaqueront pas. Les
voilà tranquilles sur leurs possessions
d'Europe, que nous ne pourrions
convoiter, sans nous rendre coupables
d'une basse trahison envers la France.
Les Polonois ne sont pas moins inté-

ressés

ressés à la durée de l'alliance. Elle les met à l'abri des entreprises de la Russie ; car cette puissance ne pourroit désormais gagner de l'influence en Pologne, qu'à notre préjudice ; à moins de supposer, que nous fussions de concert avec la Czarine, pour profiter des dissensions, qui déchirent cette malheureuse République. Soupçon déshonorant & qui ne peut tomber sur la Cour de Vienne, qui depuis tant d'années n'a suivi d'autre Système, que l'équité & la modération. Qu'on cesse donc de nous prêter un sentiment d'ambition, que nous ne pourrions satisfaire, sans être excessivement injustes. Le Roi de Prusse sera puni à frais communs de ses Traités clandestins ; les Etats de l'Empire auront dans la personne du Roi un puissant Protecteur auprès du Chef de l'Empire, qui montre

déjà un penchant décidé pour la Nation françoise. Quant aux deux Couronnes du Nord, l'augmentation du crédit de la France ne fera que les lui attacher plus inviolablement encore, & les déterminer à se déclarer au besoin contre la Russie. De tous côtés l'alliance offre aux deux Puissances des avantages d'un prix inestimable, & je ne doute pas, Madame la Marquise, que vous n'en ayez été frappée. C'est l'importance de l'objet, qui m'a engagé à être si prolix.

Voilà un billet du matin d'une espèce toute nouvelle, pour être envoyé à la toilette d'une jolie femme; mais je sçais, que les petites brochures de Crébillon ne sont plus étonnées de se trouver, dans votre boudoir, à côté de Montesquieu ou de Buffon. Continuez, Madame, à nous donner ce bon exemple. Une femme

aimable fait plus de profélytes à la Philosophie & aux Lettres , quand elle les aime avec discernement , que tous les Professeurs du monde entier.

LETTRE XVI.

De la Comtesse de BRIONNE.

(*En réponse à la Lettre XXIII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 12. Juillet, 1756.

MILLE graces, ma belle amie, de votre attention à m'annoncer l'heureuse nouvelle. Le Courier est venu passer cinq minutes avec moi. Peut-être souperons-nous ce soir ensemble ; j'ai cent questions à lui faire. Ces Fortifications taillées dans le roc vif, ces mines, ces contremines, ces échelles trop courtes, qui n'ont rien fait manquer, ces quatre

D 5 bom-

bombes, ce coup de canon, tirées pendant la nuit pour signal, ce brave Officier, qui a monté à l'assaut malgré un bras emporté; il faut qu'il me dise tout cela en détail. J'en ai une impatience extrême. Il avoit si bonne grace sous la poussière & la sueur! La nouvelle m'a fait tant de plaisir! je l'ai presque embrassé. Adieu, ma chere amie; vous sçavez que le Prince de Beauveau s'est conduit comme un Alexandre. On dit encore un bien infini de Mr. de Maillebois. Pour le Général, il n'y a rien à en dire: c'est toujours lui, & je suis bien sûre, qu'en ce moment vous ne le boudez pas.

LETTRE

LETTRE XVII.

Du Comte d'AFFRY.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, à la Lettre XXV.)

A la Haye, le 27. Mai, 1756.

MADAME,

VOUS apprendrez sûrement avec plaisir, que les Etats généraux ont déclaré avant hier, qu'ils observeroient une exacte neutralité pendant le cours de la guerre, cependant sans préjudice des alliances, qu'ils ont précédemment contractées. J'espère que le Roi m'autorisera incessamment à leur déclarer, que le territoire de la République fera à couvert de toute insulte de la part de ses

D 6 Trou-

Troupes, & à leur donner les mêmes assurances sur les Pays-bas Autrichiens, qui forment leur barrière.

Les Etats ont certainement pris le parti le plus convenable à leurs intérêts. Ils ne pourroient entrer dans le plan politique d'une des Puissances belligérantes, que comme ses Trésoriers, & ils se garantiroient difficilement de devenir la proie de l'autre. Cette République n'est qu'une Société de marchands, qui n'a que de l'or, qui n'a plus de fer ; l'esprit mercantile est le seul, qui domine chez elle. Vous n'y trouverez pas un Soldat Hollandois. Tous ses défenseurs sont des étrangers soudoyés. Ainsi elle n'a rien de mieux à faire, que de garder, le plus constamment qu'elle pourra, la neutralité, à laquelle elle vient de se résoudre. Si jamais elle est forcée de changer de système, je

regarde sa perte à peu près comme assurée.

Nous avons ici une grosse Altesse allemande, qui est toute fiere de vous avoir connue, il y a quelques années. Il a fait plusieurs soupers, *parfaitement délicieux*, avec vous dans le fauxbourg St. Germain. Vous aviez alors ajouté-t-il, trop d'amitié pour lui, pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler aujourd'hui son nom.

Le Navire la Syrene, doit porter à Rouen les tableaux & les bronzes, que vous m'avez indiqués. S'il a eu un vent favorable, il peut déjà être arrivé. Je desire beaucoup, que vous soyez contente. J'aurois bien voulu vous le présenter moi-même, & mes affaires rendent ma présence bien nécessaire en France; mais je crains, que dans les circonstances actuelles, la demande ne paroisse déplacée.

Je

Je ne vous croyois pas Madame la Marquise , en rélation avec Mr. le Baron de Reischach , Ministre de Vienne auprès de LL. HH. Puissances. Il m'a prié instamment de vous faire parvenir la Lettre ci-jointe, & je m'acquitte de sa commission. Je suis avec respect, &c.

L E T T R E XVIII.

Du Comte de BROGLIO.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre XXIV.) ()*

Dresde, le 13. Septembre 1756

MADAME,

J'AI beaucoup tardé à remplir l'engagement, que j'ai pris avec vous l'année

(*) Nous ne relevons pas toutes les fautes, que nous avons commises, en imprimant les Lettres

l'année dernière , mais je voulois avoir des nouvelles positives à vous mander. Malheureusement , celles dont j'ai à vous faire part , ne sont point agréables. Cependant, je me flatte encore, que les suites n'en seront pas aussi fâcheuses, qu'on l'avoit craind d'abord.

Vous n'avez pas ignoré, Madame que le Roi de Prusse n'attendoit que la reponse de la Cour de Vienne , pour marcher en Boheme, à la tête de son armée , à travers la Saxe. Cette réponse ne le satisfit point, & dès la fin d'Aout, il fit demander au Roi de Pologne la liberté du passage,

Lettres de Madame de Pompadour. Nous devons cependant prévenir le lecteur , que nous nous sommes trompés, en mettant : *Au Duc de Boufflers*, en tête de la Lettre XXIV. Les Lettres initiales Br. nous ont trompés & ce n'est qu'en lisant la réponse du Comte de Broglie, que nous avons été tirés de cette erreur, qui n'est pas plus excusable, que les autres.

en

en ajoutant *qu'il verroit avec plaisir arriver le moment, de remettre S. M. Polonoise en possession de ses Etats.* Cette tournure très expressive n'avoit pas besoin de Commentaire.

S. M. Polonoise se renfermant dans les bornes de la neutralité, a fait promettre toutes sortes de facilités pour le passage de l'Armée, qui est aussi-tôt entrée en Saxe. Le Prince Ferdinand après avoir fait démolir les Fortifications de Wittemberg, s'est emparé de Leipzig. Tout l'argent des Caisses Electorales a été fait, si, il a été défendu, sous peine de mort, de rien payer à l'Electeur, & l'on a forcé les magistrats, de prêter serment au Roi de Prusse.

Dans cette caise, la Cour de Dresde s'est déterminée à lui faire demander quelles étoient ses veritables intentions. On a chargé le premier Lieu-

Lieutenant - general de l'Armée Saxonne, d'aller faire cette demande.

Cet Officier , en arrivant à Leipfic a été désarmé, déclaré prisonnier de guerre , & conduit chez le Prince Ferdinand, qui l'a envoyé au Roi de Prusse. Ce Prince a fait une réponse très-vague , voulant sans doute laisser la Cour de Saxe dans la perplexité, pour surprendre Dresde plus aisément. Une autre tentative , faite par le canal de Mylord Stormond, ayant aussi mal reussi, le Roi de Pologne a pris, avec une fermeté digne de lui, le seul parti , qui pût convenir à sa gloire & à sa sûreté. Il s'est mis en état de repousser vigoureusement des insultes, dont il étoit menacé.

Les Troupes Saxonnnes ont été heureusement rassemblées , malgré le peu de tems, qui restoit pour cette opération. L'armée s'est trouvée for-

te

te de dix huit-mille hommes . On lui a fait occuper un camp très-avantageux , appuyé de la rive gauche de l'Elbe , & des deux Fortereſſes de Pirna & Königſtein , à cinq lieues de cette réſidence . Cette poſition eſt très-bien choiſie , & le Camp d'ailleurs eſt muni de tout ce qui eſt néceſſaire à une longue déſenſe : Le 6 de ce mois S. M. Polonoïſe accompagnée des jeunes Princes , ſes fils , a fait la revûe de ſon Armée , & la préſence du Souverain a rempli les Troupes de courage & de confiance . Le Roi de Pruſſe n'a pas tardé à s'emparer de Drefde . Les Soldats Pruſſiens montent la garde même dans le Palais ſous les yeux de la Reine , qui ſ'y trouve avec une partie de la Famille Royale . On a ordonné aux quatre Miniſtres de Conférence , de ne ſe mêler désormais d'aucune affaire ,

&

& l'on a été jusqu'à leur défendre de rendre compte au Roi, par une Lettre ouverte, de ce qui venoit de leur être prescrit.

Avant hier, le Général Wilich, qui commande à Dresde, a envoyé des gens armés, pour ouvrir les Archives du Cabinet. Il y avoit déjà posé des sentinelles, malgré les représentations de la Reine, qui s'étoit déterminée à y mettre son cachet. Cette Princesse s'y est transportée elle-même, pour s'opposer à l'ouverture ; mais sans succès. Le Général Prussien lui a dit, qu'il ne pouvoit différer, & l'a suppliée de se retirer parce qu'il ne répondoit pas de l'insolence du Soldat. C'est ainsi que l'Archive a été fouillée, visitée & peut-être enlevée. Cet acte est d'autant plus odieux, qu'on n'y aura rien trouvé, qui puisse indiquer les intel-
ligen-

ligences prétendues, qu'on vouloit découvrir, & constater les desseins offensifs, que le Roi de Prusse supposoit aux Cours de Vienne & de Dresde.

On ne sçauroit donner assez d'éloges à la conduite de la Reine de Pologne; cette Princesse montre dans ces circonstances accablantes, une présence d'esprit & un courage au-dessus de son sexe. Sa Majesté Prussienne trouve très-embarrassée par la généreuse résistance du Roi de Pologne dont la résolution le couvrira de gloire, & sera très-avantageuse à la Puissance, contre laquelle le Roi de Prusse dirige l'effort de ses armes.

La Cour de Vienne, qui n'est encore instruite que de l'entrée des Prussiens en Saxe, en est indignée. Je ne manquerai pas, Madame Marquise, de vous informer de

suit

uite de ces importantes opérations.

LETTRE XIX.

Du Comte de BROGLIO.

Dresde le 20. d'Octobre, 1756;

MADAME,

JE veux continuer à être votre Nouveliste , quoique je n'aye que des nouvelles infiniment désagréables à vous apprendre. J'ai écrit Mr. de Villemur , de vous communiquer tout ce qui s'est passé jusqu'à l'affaire de Lowositz. Cette bataille n'a décidé de rien , & quoique les deux partis s'attribuent la victoire , elle n'a procuré ni à l'un ni à l'autre les avantages , qu'il en promettoit ; & les démonstrations , que le Roi de Prusse a données

nées de sa joye, même sous les yeux de la Reine, n'en imposent à personne. Sa Cavalerie a été écrasée & son Armée si maltraitée, qu'il n'a pas osé inquiéter Mr. le Comte de Brown, dans la retraite, à laquelle ce Général s'est vu forcé par le manque de subsistances. Ce Prince n'a pu pénétrer en Bohême & s'emparer du Cercle de Kœnigsgratz, l'objet de son ambition, mais le Comte de Brown n'a pu parvenir à la jonction, concertée entre ce Général & les Troupes Saxonnnes, bloquées dans le camp de Pirna. Elles commençoient à manquer de tout. On reprit ce projet de jonction, le seul capable de sauver cette Armée périssante. On m'assure, que le Général Saxon, consulté par le Roi de Pologne, assura Sa Majesté, qu'il l'At

l'Armée saxonne , forte de vingt-mille hommes , pouvoit exécuter cette jonction , sous les yeux des Prussiens ; mais que Mr. le Chevalier de Saxe , consulté à son tour , répondit avec sa franchise ordinaire , qu'il croyoit cette opération impraticable avec douze mille hommes ; mais qu'il proposoit de faire la jonction , en rassemblant toutes les Troupes en une masse , qui se feroit jour , l'épée à la main , à travers l'armée Prussienne. Il y a beaucoup d'apparence , qu'en effet l'armée Saxonne n'alloit guere au-delà de douze mille hommes ; mais cette observation , peut-être trop enveloppée , ne fut point comprise. On convint avec le Maréchal Brown , que le 12. de ce mois on tenteroit la jonction. Elle devoit naturellement éprouver de très-

très grandes difficultés, mais les mesures étoient si bien prises & les Troupes si résolues, qu'elle n'auroit pu manquer de réussir, sans une foule d'autres circonstances fâcheuses, qui se réunirent pour faire avorter le projet.

Pendant la nuit du 10. les Saxons tenterent de faire remonter leur pont de bateau, pour le former sous Koenigstein. La nuit étoit calme, & la Lune n'éclairoit qu'autant qu'il étoit nécessaire, lorsqu'ils sortirent de leur camp. Tout-à-coup un vent contraire s'éleva; ils furent couverts d'une pluie épouvantable; les Bateliers, effrayés des coups de fusils, que les Prussiens tiroient à l'aventure, échouèrent contre des écueils. On fut obligé de regagner le rivage, & de faire conduire les pontons par terre à

leur

leur destination. Les chemins étoient rompus ; les Chevaux mal-nourris avoient déjà été épuisés par le charroi de l'Artillerie. Le pont ne put être achevé pour l'heure convenue. Le comte de Brown étoit déjà en marche , lorsqu'il en reçut l'avis. Les Prussiens , qui ne pouvoient plus douter du dessein des Saxons , se fortifièrent pendant ce délai entre les deux Armées , & posterent deux Régimens , avec une batterie avantageusement située , derriere l'abattis , qu'ils avoient faits dans la forêt sous le Lilienstein. Enfin le pont fut achevé & l'Armée défila pendant la nuit du 13. sous le canon de Kœnigstein , pour gagner le plateau d'Ebenheit. Un ravin , qui seul y conduisoit , fut bientôt engorgé par l'Artillerie , que les chevaux ne pouvoient arracher

d'un terrain gras , rendu impraticable par la pluie. Toute l'Armée, & même la Cavalerie , fut obligée de gravir un rocher fort roide & couvert de boue. Elle ne fut rassemblée sur l'Ebenheit, qu'à la fin du jour. L'arriere garde avoit déjà soutenu une attaque. Malgré l'épuisement des Troupes, on se disposa à forcer l'abbatis , derriere lequel se cachotent les Prussiens. La présence du Roi augmentoit le desir , que les Saxons avoient de combattre. Mais il falloit avoir la réponse du Maréchal de Brown, & en attendant le retour des Emissaires, qu'on lui avoit envoyés, l'Armée resta sous les Armes. Les Emissaires furent interceptés. Il eût été insensé d'attaquer les Prussiens , qui avoient des forces au moins sextuples, sans être sûr, que les Autrichiens tomberoient de leur côté sur l'ennemi.

com-

commun. D'ailleurs, il étoit maître d'un pays hérissé de rochers & de bois, qu'il falloit traverser dans un espace de cinq lieues, avant de joindre les Autrichiens. Les Prussiens s'étoient laissés des bagages de l'Armée Saxonne au passage de l'Elbe; les vivres & les fourrages manquoient entièrement. Le Roi, forcé par les circonstances, s'étoit retiré dans Koenigstein. Dans cette extrémité affreuse, ses Généraux lui firent parvenir un avis du conseil de guerre, dont le résultat étoit, que l'Armée n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de se ménager une capitulation aussi avantageuse, que les circonstances pourroient le permettre. Le Roi, pénétré de douleur, de se voir réduit à cette extrémité, exhorta fortement ses Généraux, à risquer une attaque. Il finit par ces mots : „ Si toute ressource

„ ce vous est enlevée , si vous avez
 „ rempli tous vos devoirs envers vo-
 „ tre Roi , envers vous mêmes , vous
 „ êtes maîtres de faire tout ce que
 „ vous jugerez de plus convenable ;
 „ pour moi , jerefuse de prendre aucu-
 „ ne part à ces arrangemens. Je veux
 „ vivre & mourir libre. Je ne vous
 „ rends comtables de rien , si ce n'est
 „ de servir contre moi & mes Alliés. ”

Au même instant on apprit , que
 le Maréchal de Brown , qu'on avoit
 cru à Altendorf , étoit à quatre lieues
 plus loin. Depuis trois jours entiers
 les Troupes étoient sans nourriture :
 on se résolut enfin à capituler. Le len-
 demain le roi de Prusse fit délivrer
 du pain aux Troupes Saxonnnes , qui
 se rendirent prisonnières de guerre.

Sa Majesté Prussienne n'a négligé
 aucun moyen , pour attirer les Offi-
 ciers & les Soldats à son service. Tous

les

les Officiers ont refusé, & le petit nombre de Soldats, que la violence a entraînés, désertera à la premiere occasion favorable. Ce Prince, dit-on, a ordonné à ses Soldats de prendre la main de chacun des Soldats Saxons, & de la tenir levée, tandis qu'on lisoit à ceux-ci un serment de fidélité. Peut-on, avec d'aussi grandes qualités, respecter aussi peu les formes sacrées, reçues parmi les hommes, pour rendre leurs engagemens plus solennels & plus inviolables?

Le Roi de Pologne est parti ce matin pour Varsovie; sur la foi d'une Lettre de son bon Frere le Roi de Prusse, qui est assez singuliere, si on en compare les expressions avec les procédés de Sa Majesté Prussienne. Dans l'yvresse de ses succès, il a consenti à la neutralité de Königstein, que sa situation unique rend impre-
 na-

ble, mais qu'il pouvoit avoir, sans tirer un coup de canon, parce que les munitions de cette Forteresse ont été entièrement épuisées par l'armée Saxonne. Peut-être aussi, est-ce un pur mouvement d'humanité, qui lui a dicté cette démarche, & la crainte d'accabler trop cruellement un Roi malheureux.

Telle est l'issue étrange d'un événement, dont l'Histoire n'offre aucun exemple. (*) Douze à quatorze mille Saxons arrêtent pendant long-tems une armée de soixante mille hommes. Après avoir donné des preuves non équivoques de valeur, un enchaînement de désastres les a entraînés à une démarche affreuse pour de braves & fideles sujets. Il en résultera peut-être

(*) Tout au plus les Fourches Caudines.

être une révolution fatale aux affaires générales, car le Roi de Prusse est trop habile, pour s'endormir sur ses lauriers.

Beaucoup de gens ont peine à croire, que cet événement soit naturel. On soupçonne des manœuvres odieuses. Mais est-il croyable, qu'un Corps de vingt-deux Officiers généraux se soit égaré dans un moment, dont dépendoit la gloire du Maître, le salut de la patrie, & leur propre honneur ? Des circonstances majeures ont évidemment empêché les Autrichiens de secourir les Saxons, & tout concourt à faire regarder la reddition de l'Armée, comme un malheur, que la prudence humaine n'a pu détourner. D'ailleurs, la résistance, que cette Armée a faite pendant près de deux mois, est d'un avantage inestimable pour l'Impératrice-Reine. La

Bohème a été préservée. Les forces Autrichiennes se sont rassemblées, & désormais l'invasion est impraticable.

Je me propose de suivre incessamment Sa Majesté Polonoise. Je veux prévenir les insinuations, que l'on pourroit me faire à cet égard, & auxquelles je ne voudrois point paroître céder. Dès que je serai rendu à Varsovie, Madame la Marquise, je vous ferai part de ce qui parviendra d'intéressant à ma connoissance.

LETTRE XX.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXVI. de Madame de Pampadour.*)

Paris, le 8. Janvier 1757.

L'ABOMINABLE aventure m'a fait
une si terrible révolution, qu'il

fallu me saigner, & cette saignée
manqué de me faire périr, parce
que Dumont ne s'est pas seulement
informé de l'état où j'étois. Ajoutez
à cela le désespoir, de ne pouvoir
aller vous trouver. Ce que j'ai à
vous dire, est de la dernière consé-
quence. Vous êtes entourée d'enne-
mis. Vous êtes perdue. Je donne-
rois ma main pour une heure de con-
versation avec vous. Enfin ma situa-
tion m'enchaîne sur mon lit. Je vais
écrire, au risque d'être victime de
l'amitié. Mon petit Secrétaire est
venu ce matin dès six heures. Il a
voulu entrer à tout prix; enfin on
l'a introduit. Le Roi a dit à Berrier:
„ Mais à quoi attribuez-vous cet
„ attentat? moi qui aime tous mes
„ sujets, comme mes enfans! que
„ dit-on? que pense-t-on? ” Sire,
tout Paris est dans la consternation.

On a frémi de crainte, que le coup n'eut été mortel. Le Peuple n'est tranquille, que depuis qu'il sçait que Votre Majesté est hors de danger. Ce misérable ne me paroît qu'un fanatique, dont le délire n'a aucun complice. Mr. d'Argenson n'a pas été réservé ; voici son discours : Les Parisiens sont furieux contre Madame la Marquise de Pompadour. Elle est, disent-ils, cause de la misère publique. Le Peuple adore toujours Votre Majesté. Faites-lui le sacrifice d'une femme, qu'il hait, peut-être sans raison, mais qu'on ne lui fera jamais aimer. Sire, au nom de vous-même, éloignez de vous Madame de Pompadour, & vous disposerez de vos sujets, comme un pere de ses enfans. Le Roi a balancé : il a paru pénétré de la plus profonde douleur : mais il semble, que votre exil est résolu

résolu. Adieu, ma chere amie, comptez toujours sur mon amitié, quel que soit votre sort. Mais rien n'est perdu, si vous avez du courage & de la présence d'esprit. Réponse & prompte.

LETTRE XXI.

De la Comtesse de BASCHI.

A Paris, le 9. Janvier, 1757.

MON petit Secrétaire me quitte. Votre perte paroît décidée. Le petit Mage n'a pas voulu se charger de vous l'annoncer, & c'est ce qui vous fait gagner quinze heures. On a proposé à Mr. de Machault, de s'acquitter de cette commission: il hésitoit; Mr. d'Argenson l'a déterminé. Que cela ne vous épouvante point. Ma lettre vous parviendra à

E 6 trois

trois heures, & entre quatre & cinq
Machault ira vous trouver, & vous
dira que le Roi vous ordonne de
vous retirer à l'Abbaye du Plessis,
jusqu'à nouvel ordre. Repliquez tran-
quillement, que vous êtes prête à
obéir au Roi, mais que vous n'êtes
pas accoutumée à recevoir ses ordres
par un tiers; que tout au moins on
doit vous faire voir la Lettre de ca-
chet, qui vous ordonne de partir.
Vous déconcerterez l'homme noir;
il n'a point de Lettre de cachet; ils
n'y ont pas songé, ou ils n'en ont
pas eu le tems. Insistez là-dessus, &
la victoire est nôtre. On n'osera re-
venir à la charge vis-à-vis du Roi,
ou si l'on y revient, on le trouvera
changé. Son ame ne peut plus être,
comme elle a été dans le moment fu-
neste. Enfin, rien n'est désespéré, &
votre esprit vous tirera de-là... Mon
Dieu,

Dieu, mon Postillon ne se trouve pas...
 Je puis vous dire encore deux mots.
 Vous êtes hors d'embarras, j'en suis
 sûre. Mais il faut, qu'avant quinze
 jours, Mr. d'Argenson & Mr. de
 Machault soient exilés. C'est le seul
 moyen d'affermir à perpétuité votre
 crédit. D'ailleurs, quels ennemis re-
 doutables que deux hommes, qui
 ont demandé votre exil, & que vous
 n'auriez pas le pouvoir d'éloigner.
 Quand même vous pourriez lutter
 contre eux, vous ne pourriez rien
 dans leurs départemens. Autant l'exil.
 Qu'on les envoie donc cabaler dans
 leurs terres. Que ce soit là l'unique
 faveur, que vous demanderez pour
 compensation des duretés, qu'ils ont
 exercées envers vous. On vous ido-
 lâtre, on a un cœur excellent, une
 ame sensible; vous pourrez beau-
 coup dans le premier instant. Mais,
 en

en punissant , songez aux récompenses. Vous devez tout à Berrier... Voilà mon Postillon. Je lui ordonne de crever son cheval, plutôt que de changer à Seve.

LETTRE XXII.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXIX. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 30. Mars, 1757.

VOUS ne sçauriez vous figurer, comme je suis excédée d'entendre parler de ce misérable. Je ne vais nulle part, où l'on ne differte sur ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou pensé avant-hier; sur la façon dont il a souffert, sur le comment, le pourquoi.

Vous

Vous jugez comme ces belles peintures sont récréatives pour mes nerfs. Je veux rester trois jours chez moi, sans recevoir ame vivante. Je crois, qu'après cela on me fera grace. Je dois rire pourtant d'une bonne naïveté, que j'ai fait dire hier, sans m'en douter, à la vieille Maréchale. Je lui demandois des nouvelles de son fils : je la plaignois, je lui disois, que cette séparation avoit dû prodigieusement lui coûter. Oh ! Madame, me dit-elle, il faut en avoir passé par-là, pour le sçavoir. Je n'en ai pas été quitte pour mille Louis, non compris l'achat de son Régiment.

J'irai volontiers voir la Collection de Mr. de Renecé ; mais je prendrai Mr. Remi avec moi. Il faut que je vous dise, que j'ai été indignement trompée. Ce sommeil d'Endimion prétendu de l'Albane, n'est qu'une copie.

copie. L'Abbé Finatier a vû l'original à Rome , chez le Cardinal Colonna.

Mr. le Duc d'Orléans vient de faire une bonne acquisition. L'Abbé de Bréteuil est nommé son Chancelier , à la place de Mr. de Silhouette. Il seroit bien à désirer , que tous les serviteurs de nos Princes fussent de cette trempe , mais je conte au Général l'histoire du combat. Ne sçavez-vous pas tout cela , avant que les autres y aient songé ? Je suis toute à vous.

L E T T R E X X I I I .

De la Maréchale d'ETRE'ES.

(*En réponse à la Lettre XXVII. de Madame de Pompadour.*)

Paris , le 3. Août , 1757.

SI quelque chose est capable d'adoucir mon chagrin , Madame , c'est

c'est la part que vous y prenez. Mais la la disgrâce actuelle de Mr. le Maréchal, n'est pas le seul motif de mes peines. Le Comte de Gisors est venu encore tout botté chez moi, immédiatement après avoir soupé avec le Roi. Il m'a parlé avec amertume des manœuvres criminelles, qui avoient enlevé à Mr. le Maréchal le fruit de sa victoire, & qui la lui ont presque arrachée. Mr. de M..... a trop de talens, pour qu'on puisse attribuer à l'ignorance, les conseils qu'il lui a donnés, premièrement pour faire différer la bataille, (sans doute jusqu'à l'arrivée de Mr. de Richelieu,) & ensuite, voyant qu'elle étoit résolue, pour la faire perdre. Le Roi s'impatientoit de la lenteur des opérations; il a témoigné qu'il vouloit, que son Armée avançât. Mr. le Maréchal a obéi, & les ordres de Sa Majesté auroient été couronnés

ronnés des plus brillans succès, si son Ministre lui même ne s'étoit uni aux ennemis de la gloire de Mr. d'Etrées, pour faire manquer son plan. Je ne demande point justice ; je ne l'engagerai point à la demander. Je suis revenue de ces illusions : je suis de sang froid. Je connois le prix de la faveur & j'y renonce. J'approuve le severe mépris que Mr. le Maréchal fait de la Cour. Ce seroit un délire, que d'en attendre un acte d'équité. S'il veut vivre dans la retraite, je la partagerai avec joye. Le rôle, le nom de Courtisan m'est odieux, & vous serez peut-être la seule femme de la Cour, avec qui je conserverai des relations.

Adieu, ma chere amie ; si je persiste dans les sentimens où je suis, je n'aurai guères besoin de consolations. Labataille d'Hastenbeck me rend aussi fiere de notre disgrâce, que notre gloi-

re. L'affront étoit terrible, sans une victoire aussi brillante. Aujourd'hui il retombe sur les intriguans, qui ont ourdi toute cette trame.

LETTRE XXIV.

Du Prince de SOUBISE.

(*En réponse à la Lettre XXVIII. de Madame de Pompadour.*)

De Neustadt, le 18. Novembre, 1757.

JE me suis mal expliqué, Madame, si je vous ai donné lieu de croire, que je voulois me justifier auprès de vous. Je vous ai regardée comme mon amie, je vous ai confié mes peines & puis c'est tout. Ma justification, je ne la dois qu'au Roi & à la Nation; mais je ne l'entreprendrai pas. J'ai été malheureux, & mal secondé. Je
veux

veux bien qu'on croye, que j'ai été ignorant & mal-adroit. Les reproches de mes amis, les mauvais propos des Courtisans, les insolences du peuple, ne peuvent me tourmenter aussi cruellement, que les réflexions déchirantes & le noir chagrin, qui se sont emparés de moi depuis mon désastre. Toute la France voudroit m'excuser, que je ne m'excuserai jamais moi-même : dès qu'un Général a des forces suffisantes, on le rend responsable de toutes les fautes qu'il commet, ou qu'il laisse commettre, & l'on a raison. Je crois que je ne tarderai pas à avoir l'honneur de vous voir. Je vous dirai des choses, que je ne puis, ni ne veux confier au papier.

LETTRE

LETTRE XXV.

Du Maréchal de NOAILLES.

*(En réponse à la Lettre XXX. de
Madame de Pompadour.)*

Paris, le 3. Juillet, 1758

VOUS me demandez mes conseils, Madame la Marquise, & j'en suis flatté, car c'est une nouveauté pour moi, que de voir consulter un vieillard. mais de quoi serviront mes conseils? On les prendra pour ceux d'un insensé; car je conseillerai de retrancher tous les membres, où la gangrène s'est mise, pour ne conserver que ceux qui sont encore sains; malheureusement les parties nobles sont attaquées & la guérison est difficile. Oui, Madame, la tête de la Nation
est

est corrompue, & de là viennent nos
désastres. Le petit nombre de bons
sujets que nous avons, il semble que
la colere du Ciel nous les enleve. J'a-
vois une grande amitié pour ce Comte
de Gisors. Je n'ai point connu de jeu-
ne homme, qui donnât de plus belles
espérances. Ses Carabiniers ont fait
des prodiges, & sa conduite montre
assez, qu'il étoit digne de comman-
der cette troupe brillante & brave. Le
billet, qu'il a écrit de son sang à son
Pere, sur le brancard, dont on s'est
servi pour le transporter hors du champ
de bataille, & un chef-d'œuvre d'hé-
roïsme & d'amour filial : „ Je suis ex-
„ pirant, mon cher Papa, ne pleu-
„ rez point ma mort. J'ai repoussé
„ trois fois l'ennemi, avec le Corps,
„ que j'ai l'honneur de commander.
„ Ah ! si je pouvois vous embrasser
„ encore”. Je sens le désespoir de son
Pere.

pere. Ce malheureux vieillard, quelle
douceur peut-il trouver encore dans
la vie ? Un fils unique, une créature
aussi parfaite ! On dit que le Roi a
signalé la bonté de son cœur. Il est
allé, avec sa Famille, voir ce Pere dé-
solé : il est entré dans sa douleur. Il
ne l'a point consolé, il l'a plaint. Oh !
qu'il est affreux de perdre son unique
enfant ! mais quelles horreurs on dé-
bite ! On dit que ce jeune héros est
victime de la jalousie de deux Of-
ficiers Généraux, qui l'ont sacrifié,
pour contrarier une opération de Mr.
St. Germain. Le croyez-vous, Ma-
dame, que cette abomination puisse
entrer dans l'esprit à des Officiers
François ? Depuis que je sers le Roi,
je n'ai rien entendu de pareil, & je
ne le crois pas. On plaisante ici sur les
plus grands revers. On vient de m'ap-
porter l'Epigramme suivante, dont
l'Au-

l'Auteur mériterait la Bastille & une pension :

*Moitié plumet , moitié rabat ,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre.
Clermont se bat comme un Apôtre ,
Il sert son Dieu , comme il se bat.*

L'Epigramme est très-ingenieuse ; mais elle tombe à faux , car Mr. le Comte de Clermont est brave comme son épée. Voilà donc Mr. de Contades , qui lui succède ; nous verrons s'il fera mieux. Vous conviendrez , qu'il est bien honorable pour cet Officier , d'aller prendre le commandement de la seule Armée , que le Roi ait en campagne , tandis qu'il y a vingt Maréchaux de France , qui le contemplent l'œil bàs & les bras croisés.

LETTRE

LETTRE XXVI.

Du Cardinal de BERNIS.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XLVIII.*)

Paris, le 30. Octobre, 1758.

MADAME,

VOUS refusez de me voir; vous êtes donc réellement cause de ma disgrâce, & c'est ce qui me la rend insupportable. Mais quels sont mes crimes envers vous? Jusqu'ici je n'ai entendu que des bruits vraiment populaires; que des imputations vagues, auxquels je veux cependant répondre, puisqu'elles ont fait impression sur vous; sur vous, Madame, dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses,

TOM. IV. F

cieuses, que toutes les grandeurs humaines. Je les examinerai, ces crimes prétendus, après vous avoir rappelé mon histoire en peu de mots. Sortons un moment du tourbillon des grandeurs, & rentrons dans la foule des gens aimables, où j'ai eu le bonheur ou le malheur de vous connoître. Madame d'Etiolles attiroit alors autour d'elle, tout ce que Paris a de séduisant; elle réunissoit dans un degré supérieur l'esprit, les talens & la beauté. Quelques bagatelles, dont je fais en vérité bien peu de cas moi-même, quelques agrémens peut-être dans le commerce, me donnerent une sorte de célébrité. Vous desirâtes de me connoître, vous pouvez vous rappeler, Madame, que je ne recherchois point le premier cet avantage, non que j'en fisse peu de cas : mais, entraîné alors dans une autre sphère, j

son

songeois moins à étendre le cercle de
 mes liaisons, qu'à me faire aimer des
 connoissances que j'avois formées,
 & vous sçavez, de quelle nature étoit
 alors mon ambition. Enfin je vous fus
 présenté. Il parut que vous desiriez,
 que je cultivasse votre société. Je m'y
 livrai avec d'autant plus d'empresse-
 ment, que j'y trouvai beaucoup de
 charmes, & que je satisfaisois en
 même tems mon goût pour les plai-
 sirs & la dissipation. Mais bientôt il
 s'éleva un autre ordre d'événemens.
 Vous fîtes une fortune rapide & sin-
 guliere, &, graces à votre amitié,
 la mienne ne le fut pas moins. Mes
 goûts changerent avec mes occupa-
 tions : j'eus quelque ambition; j'en
 fais l'aveu d'autant plus volontiers,
 que c'est vous qui la fîtes germer
 chez moi, & qu'elle ne m'a jamais
 rien inspiré, dont j'aye à rougir. On

m'a accusé cependant, d'avoir fait servir une autre passion, moins élevée peut-être, mais plus douce, à satisfaire celle-ci. Vous êtes aussi portée, que beaucoup d'autres, de savoir ce qui en est. Jusqu'ici, enfin, je ne suis point criminel ; mais je vais commencer selon vous, Madame, & selon mes ennemis, à le devenir. Le rang, auquel je suis parvenu, m'a dit-on, enivré. J'ai vû sous les deux derniers Regnes & sous celui-ci, trois hommes d'une naissance peut-être inférieure à la mienne, parvenus à la même dignité, passer promptement de l'obscurité du Cabinet au faite de l'autorité : je me suis cru digne d'une fortune aussi haute. J'ai voulu m'emparer de toutes les parties du Ministère, & réunir en ma personne seule les différentes branches du pouvoir. L'exécution de ce dessein, cependant, étoit

étoit impraticable, tant que vous jouissiez de la faveur. Je vous devois tout : mais, né avec un cœur ingrat, je n'ai pas balancé à vous sacrifier à mon ambition, si je le pouvois. L'occasion s'en est bientôt présentée. Le Roi, qui m'honorait de sa confiance, m'a demandé un précis des moyens, que je croyois les plus propres à faire cesser les calamités publiques. Au lieu de ce précis, j'ai rédigé le tableau des maux actuels, & je l'ai terminé, en disant, que le seul moyen d'y remédier étoit, de donner à un homme de génie, une autorité illimitée sur toutes les parties de l'administration, & d'éloigner tous ceux, qui pourroient empêcher l'exercice de cette autorité ou en être jaloux. Quant au choix, j'ai fait entendre qu'il ne pouvoit tomber que sur moi. Voilà, Madame, dans toute son énergie, le Roman de

mes crimes ; & c'est d'après de pareilles fables , que vous jugez une amitié éprouvée pendant plusieurs années , que vous me précipitez dans un abyme de maux , qui empoisonnent tous vos bienfaits. Ne deviez-vous pas sentir , que ce projet étoit trop absurde , pour qu'il pût entrer dans l'esprit d'un homme , qu'on n'a pas encore accusé de stupidité , quoiqu'on ait voulu m'imputer les malheurs , arrivés sous mon Ministère , tandis qu'on devoit peut-être me rendre grâces de tous ceux que j'ai prévenus. Je connoissois le Roi ; je sçavois d'avance , qu'il s'indigneroit contre un sujet , qui voudroit regner sous son nom ; je ne pouvois ignorer , que du moment qu'il a regné par lui-même , personne n'a pu sans folie se flatter de parvenir au rang de premier Ministre. Ce plan , impraticable par lui-même , je le ren-

drois

drois extravagant, en le faisant dépendre de votre chute. Croyez donc, Madame, qu'en proposant au Roi de me charger de toute l'administration, je n'ai jamais songé qu'à me conduire d'après sa volonté & vos conseils, & qu'en lui parlant d'éloigner ceux qui pouvoient en concevoir de la jalousie, je n'ai eû en vûe que des personnes, qu'il est inutile aujourd'hui de nommer ; mais dont, peut-être, vous aurez vous-même un jour à vous plaindre. Des intentions droites m'ont rendu le plus malheureux des hommes : & mon malheur, c'est vous qui le causez. C'est vous, qui avez le plus contribué à mon élévation : la grandeur est devenue mon élément, & un nouveau besoin pour moi. Je ne connois plus les plaisirs, qui ont fait autrefois tout mon bonheur. Si je ne reste dans la sphère, où vous m'avez

élevé, je tombe dans l'inexistence & le néant ; maux, que je n'aurois jamais connus sans vous. Mais mon sort dépend encore de votre volonté. Calmez le Roi. Montrez-lui mon respect, ma soumission ; je ne lui redemande point les emplois, dont il vient de me priver. Mais qu'il souffre ma présence. Vous-même, Madame, souffrez que je vous voye, & je vous indiquerai des moyens très-simples, de me faire rester à la Cour. Ils sont d'une exécution d'autant plus facile, que ma disgrâce n'a fait encore aucun éclat, & peut-être mes conseils ne seront point inutiles à votre conservation.



LETTRE

L E T T R E X X V I I .

Du Duc de BROGLIO.

(*Madame de Pompadour y répond par
la Lettre XXXIII.*)

Du Village de Berghen, le 14 Avril 1759.

M A D A M E ,

JE m'empresse à vous faire parvenir une relation de la Bataille, qui s'est donnée hier. J'y ajouterai, que le Prince d'Ysembourg vient de mourir de ses blessures. Je suis réellement fâché, que Mr. de S. Germain n'ait point eu part à cette affaire ; mais on nous pressoit, & nous n'avons pu attendre plus longtems.

Il est arrivé un petit accident à votre Protégé. Je l'avois envoyé, vers onze heures du soir, reconnoître

F 5 si

fi Mr. le Prince Ferdinand se retiroit en effet. Il revient au bout d'une demie-heure & me fait son rapport d'une maniere très-satisfaisante ; mais d'un air ému : je le vois même devenir fort pâle, & je m'apperçois que cela fait un petit scandale parmi les Officiers présens. Avez-vous peur jusqu'au milieu de nous, Monsieur, lui dis-je assez durement ? Pardon, mon Général Il s'évanouit. On veut le secourir ; on voit le sang couler ; il avoit eu le bras cassé d'une balle, en s'acquittant de ma commission, & cet accident ne l'avoit pas empêché de venir m'en rendre compte, avec un courage vraiment héroïque & qui ne l'abandonna qu'à la fin de sa narration. Vous sçavez, Madame la Marquise, que dans ma petite Armée j'ai mille jeunes gens de cette trempe, & que dans un jour d'affaire

faire, il y a un grand nombre d'actions tout aussi courageuses, dont on ne parle seulement pas.

LETTRE XXVIII.

(Cette Lettre n'est point signée, & est écrite en réponse à la Lettre XXXIV. de Madame de Pompadour.)

Le 13. Août 1759.

VOTRE Lettre, Madame, a mis la Maréchale au désespoir. Pouviez-vous douter, que cette malheureuse affaire ne lui eût déjà causé un chagrin violent ? Tous les Montmorency, les la Favette, les Chimai, ne l'ont pas plus épargnée. Mais vous, Madame, vous son amie, vous l'accablez de reproches humilians. Elle n'a pas le courage de vous répondre,

F 6 c'est

c'est ce que je fais pour elle, en vous priant, au nom de l'amitié, de la ménager davantage. Je conviens que la fermentation est violente. Le mécontentement est à son comble, & pour accroître la douleur générale, on publie des Edits accablans.

Cependant, Madame, le départ de Mr. le Maréchal d'Etrées présente une lueur d'espoir, que chacun saisit avec empressement. On se dit : voilà une Bataille perdue, cela est terrible; voilà des Edits, cela est désolant; mais le Maréchal d'Etrées part, tout sera réparé.

On vient de me dire, que le Comte de S. Florentin étoit allé ce matin trois fois chez Mr. le Maréchal de Belle-ifle. Il y a certainement quelque lettre de cachet sur le tapis. Aussi l'on assure, que le Maréchal part dans vingt-quatre heures pour Metz, où

il

il est exilé. De grace, faites-moi dire un mot à ce sujet. Mon coureur a ordre d'attendre une reponse. Vous connoissez, Madame, les sentimens; que je vous ai voués.

LETTRE XXIX.

de Monsieur BERRIER.

(Madame de Pompadour y repond par la Lettre IV.)

Paris, le 2. Novembre, 1758.

MADAME LA MARQUISE,

JE sçais combien vous avez contribué à la marque de confiance, dont Sa Majesté vient de m'honorer. Je ne l'ai acceptée qu'en tremblant. Mr. de Maffiac n'a pas dirigé ce département assez longtems pour pouvoir

voir réparer le désordre , qui s'y étoit glissé sous Mr. de Moras, & ce désordre est extrême. La faveur & la cupidité ont introduit des abus, que je ne puis réformer, sans exciter contre moi la tourbe de ceux, qui profitent du trouble des affaires publiques, pour arranger les leurs. On a laissé prendre à la plume un ascendant infiniment nuisible au bien du service, & j'avoue, que ces deux jours de travail m'ont déjà fait voir, que tous les Subalternes, que m'a laissés Mr. de Maffiac, sont infectés de la même corruption. Mais rien ne m'effraye. Ces reformes intérieures sont l'affaire d'un peu de fermeté. Le rétablissement de notre Marine, voilà l'objet essentiel, & les fonds, que le Roi y destine, me paroissent suffisans pour le remplir. Que les autres Ministres me secondent, & je garantis

que

que l'armement réussira. L'instrument le plus précieux est tout trouvé : une Nation brave & guerrière par essence. C'est un trésor, que ne possèdent par les Anglois. Ces Insulaires, estimables à bien des égards, ne sont pourtant qu'un peuple de marchands, & l'on ne fait point d'or avec de l'argille. Les Anglois ne surpasseront jamais les Carthaginois, tandis que nous, ainsi que les Romains, instruits par nos désastres, si nous parvenons à mettre le pied sur les rives de la Carthage moderne, je réponds de sa destruction. Je m'attends à être regardé ce soir comme un insensé, lorsque je développerai mon plan devant le Conseil du Roi. C'est pour cela que je veux d'avance l'exposer aux bons esprits, pour les prémunir contre les mauvaises impressions, qu'on cherchera à leur donner,

ner, dès que je me serai mis à découvert. Voici donc le précis de mes desseins, & premièrement l'aveu de nos sottises.

Je crois que nous avons fait une faute essentielle, en dirigeant vers le Hanovre tout le feu de la guerre. Nous n'avons rien fait d'important, en nous rendant les maîtres de ce pays, qui dans aucune supposition, ne peut nous rester. Aussi n'en fera-t-on pas grand cas, si, à la paix, nous proposons de le rendre, comme un équivalent de ce qui nous aura été enlevé. Cependant la guerre, que nous faisons dans ce pays, quelque peu fructueuse qu'elle soit, même en la faisant avec avantage, nous coûte annuellement 60. millions, sans parler de l'énorme subside, que nous payons à la Maison d'Autriche, & des sommes que nous versons à pleines mains dans toutes

toutes les Cours d'Allemagne. Il faut convenir cependant , que le système adû changer depuis le commencement de la guerre , & nous agissons , comme s'il ne l'étoit pas. Je doute fort que nous puissions parvenir , comme nous nous en étions flattés , à faire recouvrir la Silésie à l'Impératrice-Reine ; ainsi , n'espérons pas de voir jamais l'Infant Dom Philippe en possession du Brabant. D'ailleurs , croyez-vous que la Maison d'Autriche-Lorraine vit elle-même avec tranquillité une branche de la maison de France en possession de ces beaux restes de l'ancien Royaume de Lorraine ? J'ai peine à me le persuader. On nous répond de l'Impératrice-Reine , & j'y crois ; mais qui nous répondra de son Successeur , ou plutôt du Successeur de son Successeur ? Je ne fais qu'indiquer les fautes du plan , que l'on suit
actuel-

actuellement. Voyons, Madame, si le mien est moins défectueux. Au lieu de nous épuiser sur terre en opérations inutiles

NB. L'original de la Lettre est déchiré dans cet endroit, & si l'on en juge par l'événement, le plan de Mr. Berrier, en cas qu'il ait été adopté, n'étoit pas de nature à exciter nos regrets.

LETTRE XXX.

Du Comte de BOUILLON,

[en réponse à la Lettre XXXI. de Madame de Pompadour.]

le 2. décembre, 1759.

J'AI reçu, Madame, la Lettre, dont vous m'avez honoré. Mr. le Prince Edouard est résolu à tenter toutes les entreprises dignes de son courage & sa naissance. Il n'a jamais

mais témoigné de répugnance, que pour les expéditions d'Avanturiers. Mais celle-ci est combinée de façon à le couvrir de gloire & rétablit les affaires, si elle réussit. Si elle manque, c'est un malheur, qui ne peut les empirer. Fasse le Ciel que cette expédition réussisse mieux que l'entreprise du mois dernier. J'ai bien regret à cette belle Escadre, que les Anglois viennent de disperser & de détruire. Cette idée, de leur porter la paix sur leurs propres foyers, les armes à la main, me paroissoit grande & noble. C'est la première fois, qu'on auroit vû un Ambassadeur & un Ministre plénipotentiaire du Roi, débarqués au milieu de la guerre, par une Flotte victorieuse, sur les rivages d'Albion, & c'étoit un rôle honorable pour le Duc, après avoir vaincu les Anglois à S. Cast, de les forcer à accepter la paix à Londres.

Je

Je n'entre dans aucun détail au sujet de mon grand Parent ; j'espère avoir l'honneur de vous voir après demain. Je pars cette nuit pour Navarre, & je m'arrêterai deux fois vingt-quatre heures, tant à Paris qu'à Versailles. La mort de Mr. le Prince de Talmond, qui m'oblige de partir avec tant de précipitation, ne me permettra pas d'y faire un plus long séjour. Il a désiré que je fusse le dépositaire de tous ses papiers, & comme la Trappe est peu éloigné de mon Château, je pourrai remplir ces tristes devoirs, sans beaucoup d'embarras & sans presque sortir de chez moi. Ces bons Pères me mandent, qu'ils sont aussi affligés de sa mort qu'ils ont été édifiés de sa vie. L'amour paternel a sçu adoucir pour lui l'horreur du moment fatal. La perte de son fils l'avoit précipité, il y a dix ans, dans cette effrayan-

te demeure. Il y a vécu jusqu'à la fin de ses jours , dans l'amertume & le silence. Accoutumé aux délices de la Cour , il s'est soumis volontairement à toutes les pratiques religieuses de cette regle austere. Enfin la mort si affreuse pour tant d'autres , l'a délivré de toutes ses afflictions , & l'espoir de rejoindre son fils , la lui a fait regarder comme le souverain bien. Cette perte aura sans doute renouvelé les peines de Madame la Princesse de Talmond. On me mande qu'elle se propose de retourner auprès de Mr. le Prince Jablonowsky ; mais quelle apparence ! Il y a dix ans , que son mari est mort pour elle comme aujourd'hui.



LETTRE XXXI.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXXVII. de
Madame de Pompadour.*)

Paris, le 2. Février, 1760.

VOUS m'écrivez des choses char-
mantes, Madame, mais je n'ai-
me point que vous me disiez, comme
un compliment bien flatteur, *que j'ai
le mérite d'un galant-homme.* Je ne veux
point de ce mérite-là. Je ne desirer que
celui de femme estimable, & un peu,
en même-tems, celui de femme ai-
mable, si ces Messieurs pourtant veu-
lent bien le permettre. Après cela,
que j'aye quelquefois des caprices, que
je sois un peu inconséquente, que je
prenne de l'humeur à propos de rien,
que

que j'aye beaucoup de goût pour tout ce qui est amusant, que j'aime la parure, les spectacles, les jolies fêtes sans *mescolo*, ce sont là mon amie, de petits péchés, dont jamais je ne dirai mot à mon Directeur. Tout cela tient à mon sexe, & , en un mot, je ne veux point le renier. Il faut rester ce que la nature nous a faites, & je crois en vérité que, s'il falloit opter, j'aimerois mieux être une femme galante qu'un *galant-homme*.

Oui, Madame, j'ai lû & vû jouer l'Ecoffaise. D'où vient donc votre étonnement ? N'est-ce pas toujours Voltaire ? *Mais il est vieux, & la vieille est chagrine, hait les plaisirs & sur-tout les jeunes gens.* Scavez-vous bien, Madame la Marquise, que voilà d'étranges idées. Moi, j'ai presque toujours vû la vieille douce, humaine & compatissante ? J'ai vû des vieillards

vieillards fort gais, & ce sont tous ceux, qui ont été honnêtes-gens. Ils aimoient la jeunesse; ne pouvant plus jouir des mêmes plaisirs, ils se faisoient une félicité du bonheur des autres; ils étoient communicatifs, les jeunes gens ne les fuyoient pas, & trouvoient toujours quelque chose à gagner avec eux. Quant à ceux qui sont hargneux & bourrus, ils ne sont pas si nombreux que vous l'imaginez, & d'ailleurs, je m'en méfie, j'ai peine à croire, qu'ils aient vécu honnêtement étant jeunes.

Mais d'où me vient cette humeur contrariante? car, sans m'en douter, ma bonne amie, voilà que je désapprouve tout ce que vous m'avez écrit. Je crois que c'est la corvée, que j'ai faite ce matin, qui en est cause. L'Oraison funebre, qu'a prononcée *Monseigneur* de Troyes, m'a mortel-

mortellement ennuyée , ne lui déplaisé. A quoi bon de l'esprit & des épigrammes dans un morceau de ce genre ? Et puis je défie que ceux , qui ont connu Madame Infante , aient pû la reconnoître au portrait qu'il en a fait. On pouvoit dire mieux & plus vrai. Il ne tenoit pourtant qu'à moi de m'amuser. Le Vicomte bleu & la nouvelle Epousée se sont fait des signes , se sont parlés des yeux à travers la décoration du Catafalque & les crêpes du Sarcophage. C'étoit un contraste plaisant. Elle étoit belle comme une Andromaque , sous son habit noir. C'est dommage. Cette jeune femme se perdra. Je vous dirai tout cela demain.

LETTRE XXXII.

Du Maréchal de BELLE-ISLE.

*(En réponse à la Lettre XXXV.
de Madame de Pompadour, datée
par inadvertance de 1759.)*

Paris, 10. Mars, 1760.

MADAME,

VOS regrets sur la mort du Capitaine Thurot font l'éloge de votre patriotisme & de votre sensibilité. Sa perte me touche aussi très vivement. Je ne puis cependant , à propos d'un accident de cette espèce, m'appitoyer comme vous sur le sort de la Monarchie. Elle est toujours puissante & redoutable. Des revers passagers ne doivent pas nous faire désespérer de la République, & je

je ne puis m'imaginer, que la guerre finisse d'une maniere aussi désavantageuse pour nous, que vous paroissez le présumer. Si même ce malheur arrive, il ne faudra pas croire pour cela, que tout est perdu. Quelle Nation de l'Europe a autant de ressources intérieures? Quel Empire est aussi fortement uni, aussi heureusement situé, aussi bien arrondi, aussi riche de ses productions naturelles & de l'industrie de ses habitans? Où trouvez-vous une Noblesse aussi nombreuse, animée de cette esprit de générosité & de grandeur, de cette bravoure, de ce désintéressement, qui fait la force des Républiques? Je parle sur-tout de cette Noblesse casaniere, dont nos Elégans font si peu de cas. Cette légèreté, cette mollesse, qu'on reproche à nos Militaires, ne disparoissent-elles pas,

quand il s'agit de combattre ? Un bon Gouvernement ne les fera-t-il pas disparoître à jamais ? Quel peuple sera plus laborieux , plus actif , plus industrieux , si on peut , dans des tems moins rudes , diminuer un peu le poids des charges publiques ? Si nous parlons des connoissances utiles ou purement agréables , nos Ecrivains , nos Géometres , nos Statuaires , nos Peintres , nos Architectes ; ne sont-ils pas appelés de tous côtés par les Souverains , qui font cas des Sciences & des Arts ? Notre Langue n'est-elle pas la Langue de l'Europe ? Nos Ecrits , bons & mauvais , depuis l'Esprit des Loix jusqu'aux Opéra-comiques , n'ont-ils pas la même vogue chez les Etrangers , qu'à Paris même ? Nos Danseurs , nos Décorateurs , nos Cuisiniers , nos Friseurs , ne sont-ils pas

de toutes parts les hommes merveilleux ? Je ferois pitié à nos penseurs modernes, s'ils m'entendoient raisonner de la sorte. Mais vous, Madame, vous connoissez le prix de ces babioles.

Sortez cependant de Paris, quittez cette Contrée étrangère & empestée, pour parcourir la France même; voyez ces Provinces, que leur éloignement met à couvert de la contagion de la Capitale, & dites, s'il y a une Nation plus attachée à son Prince & à sa patrie, plus juste, plus modérée, plus humaine, plus gaye, car la gayeté est, selon moi, une vertu politique & qu'il faut conserver soigneusement. Je n'aime les vertus farouches & sauvages que chez les Scythes. La nature leur a refusé les douceurs de la vie, c'est donc une vertu que de les mépriser, un

bonheur de ne les pas connoître. Mais nous, qui habitons le plus beau Climat, qui soit sous le ciel, jouissons sans remords des biens qui nous environnent. La nature est douce, riante, autour de nous ; que nos mœurs le soient également. Tout en déplorant nos désastres, examinons quelles sont nos ressources, & ne couvrons pas tous les objets d'une teinte noire, qui nous empêche de discerner ce qu'ils ont de consolant. Ne présageons point des catastrophes épouvantables ; ou prévenons-les, puisqu'elles ne sont point inévitables.

Vous voyez, Madame la Marquise, que l'amour du bien public occasionne des contrariétés entre ceux même, qui le désirent le plus vivement. Mais si tous ceux, qui sont à la tête des affaires, s'en occupoient
aussi

aussi sincèrement que vous & moi, tous seroient bientôt d'accord, & de cet accord resulteroit la félicité publique.

On a en effet proposé dans le Conseil du Roi, ainsi que vous m'en aviez prévenu, de diminuer le Subside que nous payons aux Autrichiens. On allégué que vingt-quatre millions font une somme exorbitante dans les circonstances actuelles ; que nos Armées seules remplissent déjà bien au delà des Stipulations expressees. Mais j'ai combattu fortement cette proposition. Je suis convenu, que nous n'étions point obligés par un Traité à ce que nous faisons : mais que nous étions liés par des engagements équivalants à un Traité, au tribunal de l'équité, & mon avis a prévalu. Le Roi est l'homme le plus juste de son Royaume, & c'est-là ce qui

soutient notre considération chez les Etrangers, qui, pendant la durée déjà considérable, mais toujours trop courte, de son Regne, n'ont pas été trompés une fois.

Il faut que je vous tire d'inquiétude. C'est moi qui vous ai tant intrigué hier au bal. Convenez que j'avois raison de vous dire, que dans cent ans, vous ne me devineriez pas. Je vous dirai confidemment, que mille personnes vous ont reconnue. Vous sçaurez ce soir par quelle aventure. J'ai fait cette école, dont je m'étois gardé depuis dix ans. On prétendoit, qu'il y avoit quelqu'un avec vous. Mais j'avois eu l'honneur de l'entretenir deux heures auparavant à Versailles. D'ailleurs, j'aurois parlé tout mon bien, que dans les circonstances présentes, il ne se permettoit pas ce plaisir.

Je suis, Madame, avec respect, &c.

LETTRE XXXIII.

Du Maréchal de RICHELIEU. (*)

à laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XXXVI.)

Compienne, le 30. Juillet, 1760.

JE ne puis, Madame, être plus longtems en butte aux contrariétés, que vous me faites journellement éprouver. J'ai cru jusqu'ici, qu'une déférence sans bornes me rendroit votre amitié. Mais quoique je tente,

(*) C'est par conjecture, que nous attribuons cette Lettre à Mr. le Maréchal de Richelieu. Elle est écrite d'un caractère fort difficile à déchiffrer, & comme elle resta véritablement quelques jours sur la Toilette de la Marquise, un Friseur étourdi s'en servit pour essayer son fer, & la signature est effectivement brûlée. Mais l'Ambre & le Jasmin, dont elle est encore parfumée, ne laisseroient aucun doute sur la personne, qui l'a écrite, quand même le contenu l'indiqueroit moins évidemment.

tente, j'ai le malheur de vous trouver en mon chemin, & ma patience est à bout. Si votre mémoire cependant est aussi bonne que la mienne, vous vous rappellerez que nous étions convenus de toute autre chose. Mais quels avantages ai-je retirés de la faveur que je vous ai procurée ? Ne vous ai-je pas vûe, au contraire, porter une infinité de gens, à qui vous ne deviez rien, tandis que j'étois négligé & qu'on ne m'accordeoit, tout au plus, que ce qu'on ne pouvoit refuser à ma personne & à mes services ? Je conviens que vos qualités vous donnent toutes sortes de droits au crédit, dont vous jouissez. Je ne connois personne, qui réunisse, en un degré supérieur, l'esprit, les graces, la beauté, les talens. Je n'ai vû aucune femme joindre à tant d'agrémens des connoissances

fances aussi solides. Mais, en vous accordant ces avantages, n'ai-je pas sujet de douter de la bonté de votre cœur, & les obligations ne sont-elles pas réciproques, lorsque l'on a une ame noble & généreuse, ou seulement reconnoissante & juste?

Il dépend de vous de me détromper, Madame; affermissez votre influence, en la partageant avec moi. Dites-vous à vous-même, que la main qui vous a placée, où vous êtes, pouvoit vous en faire tomber; mais ne craignez pas un moment, que je détruise mon propre ouvrage; songez seulement, que je puis encore vous être utile, & tenez avec moi, par justice & par prudence, une conduite, que je ne voudrois jamais devoir à la crainte.

LETTRE XXXIV.

De la Comtesse de BASCHI.

(à laquelle Madame de Pompadour re-
pond par la Lettre XLV.)

Le 15. Septembre, 1760.

AU nom de Dieu, Madame,
n'employez ni les Morand, ni
les Senac, pour faire passer votre mi-
graine. Ces gens-là vous tueront.
C'est un mal, auquel il faut laisser
son cours. Criez, grondez vos fem-
mes; mais souffrez. Et puis que fai-
tes-vous, quand vous n'avez pas la
migraine? Vous êtes seule & ne sça-
vez que devenir, ou vous êtes entou-
rée d'une foule d'ennuyeux, plus in-
foutenables que les plus vifs élans de
la douleur. En vérité, cette maladie
ne

ne doit être pour vous qu'une distraction. Mais je vous le répète, on m'a tué ma première femme de chambre, il y a six mois, en lui faisant passer la migraine. Et puis desirez une santé parfaite.

Je veux égayer votre convalescence par une petite anecdote, qui nous a fait rire aux larmes. Le Cardinal * * * & le Marquis de Conflans étoient de notre brillant Souper. Vous sçavez que le Caudataire du Cardinal est Chevalier de Saint-Louis. Le Conflans se mit à persifler le Prélat & lui dit, qu'il gageroit son sabre, que jamais S. Pierre, ni S. Paul, se firent porter la queue par des Chevaliers Romains : que si c'étoit une bassesse condamnable dans un Gentilhomme, c'étoit une vanité difficile à excuser dans un Prêtre. Vous connoissez les deux Lutteurs,

&

& vous sçavez que le Cardinal n'est pas de la force du Colonel. Aussi lui dit-il presque des injures.... Sçavez-vous, Monsieur, que plusieurs Cardinaux, soit de ma Maison, soit d'une autre, ont eû pour Caudataires des Gentilshommes de votre Famille. Si je le sçais, lui dit le franc Houzard? sans doute, & je sçais aussi, qu'il y a eu plusieurs Conflans réduits à tirer le Diable par la queue. (*)

Adieu

(*) Les Cardinaux François ont eûx mêmes des principes très-différens sur les prérogatives de leur Dignité. Voici comment s'explique à ce sujet, dans ses Mémoires, le Cardinal de Retz, le plus turbulent, le plus résolu, le plus ambitieux, le plus débauché & le plus systématique de tous les Factieux, qui troublèrent la Régence d'Anne d'Autriche. Il fut le Catilina de la Fronde ; & c'est d'après ses Mémoires écrits par lui-même avec une étonnante sincérité, qu'on en porte ce jugement.

„ La plus sensible & la plus palpable des
 „ illusions, que fait naître le chapeau, est
 „ la prétention de précéder les Princes du
 „ Sang, qui peuvent devenir nos Maîtres à
 „ tous les instans, & qui en attendant, le
 „ sont presque toujours, par leur seule
 „ considération, de tous nos proches. J'ai

Adieu ma belle amie. Faites que
j'aie demain de vos nouvelles. Je
vais

„ de la reconnoissance pour tous les Cardi-
„ naux de ma Maison, qui m'ont dicté cette
„ leçon, & j'en fis usage le propre jour de ma
„ promotion. Quelqu'un me dit devant une
„ infinité des gens: *Vous ne saluerez plus les*
„ *Princes présentement.* Je lui répondis: Par-
„ donnez-moi ; nous saluerons toujours les
„ premiers & plus bas que jamais ; à Dieu ne
„ plaise, que le bonnet rouge me fasse tour-
„ ner la tête, au point de disputer le Rang aux
„ Princes du Sang : Il suffit à un Gentilhomme,
„ d'avoir l'honneur d'être à leurs côtés “.

Voilà ce que disoit en 1651. un homme, qui
joignoit de très-grandes qualites à une haute
naissance. Voyons comment s'exprime sur le
même objet, environ neuf ans plus tard, le
Cardinal Mazarin ; homme parvenu d'une
très-grande médiocrité au faite du pouvoir.

„ Je ne crois pas que Mr. le Prince (de
„ Condé) prétende, que je fasse certaines cho-
„ ses auxquelles je n'ai pas pris garde pendant
„ la Minorité. J'entends, que je veux bien lui
„ donner la main chez moi, mais l'avoir par-
„ tout ailleurs, comme le Roi l'a ordonné, &
„ c'est à mon instance que Sa Majesté a trouvé
„ bon, que j'en usasse, comme je ferai dans
„ ma maison, quoique Mr. le Cardinal de Ri-
„ chelieu, & même le Cardinal de Lion en
„ usassent autrement avec lui-même & Mr.
„ son Pere. (*Lettre du 9. Novembre, 1659.*
à Mr. le Tellier.)

vais chez l'Ambassadrice , qui me mène au *Prince de Noisi*. Définissez donc pourquoi ce ballet, qui nous a enchanté aux petits Appartemens, n'est pas soutenable à Paris.

Donnez-moi votre main que je la ferre. Adieu.

LETTRE XXXV.

Du Marquis de CASTRIES.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XL*)

à Rhimberg, le 19. Octobre 1760.

C'EST avec bien de l'empressement, Madame, que je fais part à toutes les bonnes Françoises des petits avantages des Troupes du Roi. Vous verrez par la relation, que
je

je joins ici, avec quelle valeur & quels succès elles ont combattu celles de Mr. le Prince Héréditaire. Les Brigades d'Auvergne, de Normandie, d'Alsace & de la Tour du Pin, ont soutenu le choc des Hannovriens avec une fermeté incroyable. L'affaire a commencé dès quatre heures du matin. Pendant sa plus grande durée, elle n'a été éclairée que par le feu de la Mousqueterie, qui étoit très-vif, & c'est au point du jour, que j'ai vu combien ces Régimens avoient souffert. Les mouvements, dont cette action a été suivie, ne m'ont permis qu'aujourd'hui d'en rédiger le détail.

Parmi une foule d'Officiers, qui se sont conduits avec la plus grande bravoure, je m'empresse à nommer Mr. le Marquis de Segur, Messieurs de Besenval, de Wurmser & de Thiars.

Thiars. Beaucoup d'Officiers de l'Etat-major ont été blessés; presque tous ont eû des chevaux tués sous eux. Je nomme encore Messieurs de Rochambaud, de la Tour du Pin de Pereuse & le Comte de Branicki. Ce jeune Polonois s'est distingué par une valeur & une intelligence, qui me font croire qu'il ne sera pas un homme ordinaire. Au surplus, voilà Wesel parfaitement à couvert. Tout ce qu'il y a de François dans cette Place, a montré pour sa défense un zele digne de toutes sortes d'éloges. La Garnison n'étoit pas suffisante. Cinq-cens Soldats convalescens, & plus de quatre cent François, qui n'ont jamais fait le service militaire, ont demandé des armes & montrent la plus grande résolution. Telle est cette bonne & brave Nation, & vous conviendrez, Madame, qu'il y a plus

plus de plaisir que de mérite, à vaincre avec de pareilles Troupes.

Je suis avec respect, &c.

P. S. M. le Prince Héréditaire continue sa retraite d'assez bonne grace. Je devois l'attaquer hier au matin. Mais il a profité de la nuit, pour faire repasser le Rhin à son Armée, à la réserve de son Arrière-garde, que j'ai fait suivre par Mr. de Chabot & Mr. de Fronzac. J'apprends en cet instant, qu'ils ont fait quelques prisonniers & se sont emparés du Pont de bateaux.

LETTRE

LETTRE XXXVI.

Du Marquis d'Ossun, (*) Ambassadeur à Madrid.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre XXXIX.*)

A Madrid, le 10. Juin, 1761.

MADAME,

LE Mémoire, que j'ai l'honneur de vous envoyer, vous instruira parfaitement de ce que vous avez désiré de connoître. Il ne manque au Traité que d'être signé & ratifié. Cette importante affaire, que l'on auroit tentée vainement sous Ferdinand VI. qui ne nous aimoit guere,
ne

(*) Nous avons mis : *Beaufort*, par inadvertance en tête de la Lettre XXXIX. de Madame de Pompadour, & 1760, au lieu de 1761.

ne souffrira aujourd'hui aucune difficulté. Milord Bristol est à ce sujet d'une sécurité incroyable. Mr. de Sotomajor dit , qu'il n'y a point d'honneur à le tromper. Je n'ai rien négligé pour faire supprimer la Stipulation : *que nulles autres Puissances, que celles de la Maison de Bourbon ne pourront être invitées ni admises à accéder au Traité.* C'est en effet une clause odieuse, qu'on pouvoir énoncer plus déceamment , en stipulant : *qu'aucune Puissance ne seroit invitée ni admise, que du consentement des deux principales Parties contractantes.* Pourquoi écarter d'avance , comme des profanes , ceux qui pourroient par des vues pacifiques , ou d'amitié pour nous , aspirer aux avantages du Pacte de famille ? j'ai envain représenté. On m'allegue des exemples & l'usage , sans me donner des raisons. Cette
con-

conduite du Conseil d'Espagne confirme une observation, que j'ai souvent eu occasion de faire. C'est qu'il pèche autant par l'attachement trop opiniâtre à des maximes générales & anciennes, que l'on pèche en France par le mépris qu'on fait & des générales & des particulières, & des anciennes & des nouvelles.

Ce Pacte unit à perpétuité les deux Monarchies, sans préjudice de qui que ce soit. Les anglois n'y sont pas même désignés. Il ne renferme aucune stipulation offensive, & la garantie qu'il contient de la part des deux Souverains, par rapport à leurs Etats respectifs, est absolument indépendante des causes & des événemens de la Guerre présente. Il n'y a point d'article secret, dont on puisse s'alarmer. Je m'attends cependant à voir les Anglois furieux, quand ils en

en auront connoissance, & je ne serois pas surpris, que leur emportement leur fit faire la démarche imprudente, de déclarer la Guerre à l'Espagne. Dans ce cas, cette Cour est résolue, à se conduire avec toute la fermeté & la dignité convenables.

Les uns disent, que le Portugal armera aussi-tôt en faveur des Anglois contre l'Espagne. D'autres, que cette Puissance se contentera d'être sur la défensive. Il me paroît que l'une & l'autre extrémité sera également fâcheuse pour ce petit Royaume. C'est comme un vase de terre, qui ne peut manquer de se rompre, soit qu'il tombe sur une pierre, soit que la pierre tombe sur lui.

L E T T R E

L E T T R E X X X V I I .

De Monsieur de B U S S Y .

(*En réponse à la Lettre XLIX. de
Madame de Pompadour.*)

A Londres , le 9. Septembre , 1761.

M A D A M E L A M A R Q U I S E ,

IL est presque impraticable aujourd'hui de me soutenir convenablement dans ce Pays. J'éprouve tous les jours de nouvelles avanies de la part de la populace; elle a hier rempli mon Carosse d'ordures. Vous concevez combien de pareils procédés sont peu assortis à mon caractère, & je ne me flatte d'y mettre fin qu'en me retirant.

Les fêtes du mariage sont d'une magnificence, qui ne se sent aucune

men

ment des malheurs de la Guerre. La jeune Reine est affable & bonne. Elle paroît se plaire dans ce pays-ci, & je crois qu'elle y réussira. Ce n'est pas une beauté ; mais elle a un ensemble qui plaît, & malgré sa grande jeunesse, on voit déjà qu'elle a beaucoup d'esprit & un esprit cultivé. Si vous faites usage de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander-là, Madame la Marquise, je vous supplie de ne pas laisser entrevoir, que c'est par moi que vous le sçavez. Conservez-moi vos bontés & votre protection, & croyez que personne en France ne vous est plus dévoué que moi.

Je suis avec un profond respect, &c.

Notamanus.

NB. C'est probablement là un surnom, ou le nom d'une Terre de Mr. de Buffy, car le contenu de cette Lettre, & la réponse de Mada-

TOM. IV.

H

me

mé de Pompadour, ne permettent pas de douter qu'il ne l'ait écrite. Comme le style en est un peu négligé, nous nous serions dispensés de la comprendre dans cette collection, si elle n'avoit eu quelque rapport aux Affaires publiques.

LET TRE XXXVIII.

de Monsieur BERRIER, Ministre
de la Marine.

(*Madame de Pompadour y répond par
le N°. XLVI.*)

Versailles, le 2. Décembre, 1761.

MADAME,

CE que vous avez prévu, est arrivé. Tous les Ordres du Royaume s'empressent à suivre l'exemple des Etats du Languedoc. Ce zele, qui honore la Nation, se communique aux simples Particuliers. Les Sieurs
de

de Montmartel, de la Borde, & six autres Financiers, viennent de m'apporter leur soumission pour un Vaisseau de quatre-vingt Canons. Je suis sûr, que l'énumération de tous les Corps, qui ont pris des résolutions semblables, ne vous ennuyera pas. Les Compagnies des Receveurs généraux, des Fermiers généraux, des Payeurs de Rentes, les six Corps des Marchands de Paris, la Ville de Paris elle-même, les Etats de Bourgogne, les Administrateurs des Postes de France, la Chambre de Commerce de Marseille, les Etats de Brétagne, le Clergé, ont fait successivement des soumissions, pour donner chacun au Roi un Vaisseau de ligne, d'une force proportionnée à leurs facultés. Je m'attends encore à des actes de Patriotisme, analogues à ceux-ci. La Province de Languedoc s'est distin-

guée plusieurs fois , en donnant d
pareils exemples. Il y a quinze ans
qu'elle leva à ses frais le Régiment d
Septimanie. Elle le donna au Roi &
continue encore à l'entretenir. Cette
marque sensible & touchante de l'affec
fection des Peuples pour leur Souve
rain, ces témoignages de leur patrio
tisme, & de l'intérêt, qu'ils prennent
à la chose publique, prouvent en mê
me tems, combien ce Royaume a d
ressources, & combien l'union des su
jets, & leur amour pour leur Maître
est puissant, même après de grands re
vers. Il y a des personnages mécon
tens & chagrins, qui s'impatientent
de tout. Ils disent, que ces résolu
tions prises par les Compagnies de
Finance, ne prouvent rien, si ce
n'est que des Particuliers obscurs ont
acquis des fortunes scandaleuses. J'ac
corderai tout ce qu'on voudra. Ma

t d'esterai persuadé, que ce n'est qu'un
 ans sentiment très-louable, qui a pû leur
 t d'uggérer ces actes de Citoyens, qu'il
 i & a toujours dans le cœur du Fran-
 ettois une étincelle d'amour pour son
 l'af Pays, qui ne s'éteint jamais, &
 uve qui l'embrase tout entier, pour peu
 rion qu'on l'excite à propos. Si quelqu'un
 nen répond, que tout ceci est l'ouvrage
 me de la vanité, j'aurai pitié de cet in-
 a d'fortuné, qui ne croit plus qu'il y ait
 s fu des vertus dans le monde.

Je me ferai un plaisir, Madame,
 de procurer de l'avancement à Mr. de
 Courval, qui mérite en effet tout le
 bien, qu'on vous a dit de lui. Il est
 impossible de le faire Capitaine de Fré-
 gate, au préjudice de ses Anciens.
 Mais avec l'ardeur & les talens qu'il
 , je suis persuadé qu'il me fournira
 dans peu une occasion, de m'écarter
 des règles en sa faveur. C'est la vô-

tre, qui me soutient dans un poste que des circonstances malheureuses rendent très-délicat. Continuez-moi vos bontés, Madame la Marquise, ne vous laissez point prévenir par mes Antagonistes, & soyez persuadée de toute ma reconnoissance.

Je joins ici le bulletin de l'Assemblée d'hier. Vous y verrez, Madame, que tous les Prélats sont bons François, à l'exception d'un seul, qui est un bon Jésuite. Il paroît, que le grand crime de ces Religieux est leur grand pouvoir. Il les rend en effet criminels. Il est une violation de leurs vœux. Par la tournure que prend cette affaire, j'ai bien peur, que mort n'en suive.

L E T T R E X X X I X .

De la Maréchale de B R O G L I O .

(*Madame de Pompadour y répond par
la Lettre L.*)

Paris, le 25 Décembre, 1761.

JE ne vois que vous , Madame ,
qui soyez sans passion , dans la
malheureuse affaire , que Mr. le Ma-
réchal s'est attirée par un excès de
Patriotisme. Il n'y a donc que vous ,
qui puissiez réconcilier deux hommes ,
qui sont Citoyens l'un & l'autre , qui
ne sont pas faits pour se haïr , & qui
ne sont divisés aujourd'hui , que par-
ce que l'un & l'autre a pour le bien
public une passion peut-être aveugle.
Mr. le Maréchal , chagrin des bruits
fâcheux qui remplissent Paris , plus

H 4 affligé

affligé encore du peu de succès de la Campagne dernière, a dans un emportement de zèle, rédigé un précis des opérations, qui ont précédé l'échec du 16 Juillet. On a voulu trouver dans ce simple Exposé des faits, des insinuations peu avantageuses à M. le Prince de Soubise. Celui-ci réplique, & sa défense seroit admirable, s'il étoit attaqué. Il produit une Lettre, dans laquelle Mr. le Maréchal mande à M. le Prince de Condé : *de lui envoyer deux Brigades d'Infanterie, pour assurer sa retraite, & de se retirer avec le reste.* Voilà qui est précis : mais encore une fois, c'est par un mal entendu que M. le Prince de Soubise croit être compromis. Il est donc inouï que l'on décide aussi légèrement qu'on veut le faire, que M. le Maréchal a fait une démarche inconfidérée, en entamant par écrit un pro-
cès

la de cette espece , & qu'on parle
 de l'exiler, ainsi que son Frere, en
 es privant tous deux de leurs Com-
 mandemens. C'est prononcer d'après
 les interprétations bien vagues &
 bien hazardées. C'est comme si j'a-
 urois quelque foi à ces contes de
 Caillettes , suivant lesquelles la dis-
 grace de mon mari n'a d'autre cause,
 que le projet que vous, Madame, &
 Madame la Princesse de M.... avez
 formé de renouveler la Charge de
 Connétable en faveur de M. le Prince
 de Soubise. On ajoute, que vous ne
 pouviez y parvenir qu'au moyen
 d'un échec considérable , qu'auroit
 reçu M. le Maréchal, & que ce beau
 plan a empêché le Prince, de le join-
 dre à Filingshausen ; desorte, qu'ac-
 tablé par le nombre, il a été forcé
 d'une retraite pénible & malheureu-
 se, tandis qu'il avoit cru marcher à

la victoire ; que malgré cette trahison , vous n'avez pu réussir , parce que le Roi , qui connoît le danger d'avoir un Officier aussi puissant , n'a jamais voulu en entendre parler. Voilà des bavardages , que je rends comme je les ai reçus , pour vous montrer le peu de cas , que je fais de tout ce qui n'est ni vrai , ni vraisemblable. Faites de même , Madame , & employez votre crédit à assoupir une affaire , qui n'auroit jamais dû être agitée. M. le Maréchal ignore la démarche que je fais ; je desiré , qu'il n'en soit jamais instruit. Quels qu'ils soient les motifs , qui me l'ont dictée , il ne me la pardonneroit pas.



L E T T R E X L.

Du Baron de B R E T E U I L.

*(Madame de Pompadour y répond par
La Lettre LIV.*

Petersbourg, le 24 Mai, 1762

M A D A M E,

LA mort d'Elisabeth a en effet occasionné une grande révolution dans les affaires. Son Successeur, malgré ses protestations de persister dans l'ancien Systême, affecte de se conduire par des principes entièrement contraires à ceux de cette Princesse , & vous êtes sans doute instruite de sa défection. La suite de ses Opérations est analogue à cette démarche. Les Ministres de ce Prince m'assurent , que son Traité de Paix

H 6 avec

avec le Roi de Prusse ne contient aucune stipulation préjudiciable à un tiers. Mais je sçais, à n'en pouvoir douter, qu'il a promis de donner à Sa Majesté Prussienne un Corps de vingt mille hommes, pour la garantie de ses Etats. Ces Ministres disent eux-mêmes tous bas, que l'enthousiasme de leur Maître pour ce Prince est trop violent, pour pouvoir durer; mais que tous ceux, qui composent ses Conseils, ont été forcés de céder à son impétuosité. Ils tâchent cependant, tout en suivant le torrent de ses passions, d'agir systématiquement, autant qu'il sera possible. Comme il nous déteste; & qu'il ne peut souffrir les Suédois, je sçais, qu'ils méditent de former un Congrès, pour rétablir sous sa médiation les affaires d'Allemagne. La Suede s'est mise par sa défection dans le cas, de
ne

ne pouvoir s'opposer efficacement à ce projet, que nous devons nous-mêmes empêcher, autant que nous le pourrons, pour éviter de perdre le peu de crédit qui nous reste en Allemagne. Ce Prince, toujours violent dans ses projets & sa conduite, publie hautement, qu'il va se mettre à la tête des Troupes, qu'il veut employer contre le Danemarck, & il a invité par un Mémoire tous les Ministres Etrangers, qui sont à la Cour, à l'accompagner dans ses Etats d'Allemagne. Il ne porte que l'uniforme Prussien; la plupart des personnes disgraciées sous les Regues précédens sont rappellées. Dans le nombre il en est, dont le retour ne peut nous être indifférent. Ce sont Messieurs Biron; quelques-uns disent qu'ils jouiront de la plus grande faveur. D'autres assurent que le nou-
vel

vel Empereur veut uniquement tirer du Pere une rénonciation aux Duchés de Courlande & de Semigalle, pour en procurer ensuite l'investiture à son parent, le Prince George de Holstein De façon ou d'autre il me semble, qu'on médite quelque projet défavorable au jeune Prince de Saxe, qui regne actuellement en Courlande. Mais il est adoré de ses nouveaux sujets, & l'on dit que la Noblesse, lasse du Gouvernement de ses Prédécesseurs, se portera à toutes sortes d'extrêmités, plutôt que de le perdre.

Le Portrait de la Czarine n'est point encore fini. Dès que le Peintre me l'aura livré, je l'enverrai en France par le premier Vaisseau, qui s'y rendra, ou qui fera voile vers la Hollande. Je ne sçais par qui cette Princesse a sçu, que je faisois faire son portrait. Quelqu'un m'a dit de sa part, à cette occasion,

occasion , des choses extrêmement honnêtes. Elle aime véritablement la Nation, & je suis persuadé, que si jamais les circonstances le lui permettent, elle en donnera des preuves. Elle a aussi des qualités , qui doivent lui concilier l'estime & l'attachement des François.

Le Trafiquant Renaud a dû vous remettre les Zibelines, que vous avez désirées , Madame la Marquise. Je souhaite, que vous en soyez contente. Vous recevrez incessamment les peaux de moutons de Sibérie, dont vous voulez faire faire un tapis de pied. Vous ne m'en avez pas fixé la quantité; mais je ne puis croire, que ce soit pour votre Sallon, & je n'ai envoyé que de quoi garnir un petit Cabinet.

LETTRE

LETTRE XLI.

Du Maréchal Prince de SOUBISE.

(*En réponse à la Lettre LVIII.
de Madame de Pompadour.*)

Au Camp de Landwerhagen , le 15. Juil. 1762.

L'AMITIE' qui nous unit , Madame , me fait garder le silence sur la tournure un peu singulière de votre dernière Lettre , & j'attribue à votre Patriotisme , des expressions , que je trouverois fort déplacées de la part de tout autre. J'y suis d'autant plus disposé , qu'une foule de petits succès particuliers rendent aux armes du Roi , ce qu'elles ont perdu à Wilhelmsthal , & doivent nous consoler de cet échec. Il a d'ailleurs été bien moindre , que des mal intentionnés

tionnés ne le publient. Le Corps détaché pour éclairer les ennemis, a fait sous l'Officier-général qui le commandoit, plusieurs charges très-vives, où la Cavalerie a fait des merveilles, & ses succès n'auroient rien laissé à désirer, si la gauche avoit été conduite avec la même prudence, car la bravoure n'a pas été moindre. Je joins ici le détail des avantages consécutifs, que nous avons remportés depuis cette affaire. Vous y verrez que la reddition de Marpurg ne nous a coûté qu'une demi douzaine de bombes. Je réponds que Cassel tiendra encore au moins quatre mois, quelle que soit l'issue des opérations actuelles. Ainsi, Madame, jusqu'alors, que vos oisifs de Cour nous fassent grace de leurs inquiétudes. Quant aux larmoyans Vieillards, qui comparent avec tant d'amertume le Regne de Louis XIV.

avec

avec celui-ci , qu'ils fassent en même tems attention au repos intérieur, dont la France a joui depuis le dernier Roi. A peine l'ennemi a-t-il mis le pied sur nos frontières. De toute cette guerre il n'en a point approché. Mais tous ces heureux fainéans traitent les Rois, comme les Sauvages traitent le soleil. Ils ne font pas attention qu'il les éclaire & les échauffe pendant des années. Ils ne lui en sçavent aucun gré. Vient-il à s'éclipser un moment ? ils l'accablent d'injures & l'insultent par leurs cris.

Il faut rendre en effet justice à Mylord Granby. C'est un Officier rempli d'intelligence & de courage. Mais il a présentement en tête quelqu'un dont je ne fais guères moins de cas. C'est Mr. de Guerchi, dont les manœuvres l'obligent à se tenir sur la rive gauche de l'Eder.

Un

Un Courier qui est passé ce matin dans les environs, y a répandu la nouvelle d'une étrange Révolution, arrivée en Russie. (*) Il est bien à désirer qu'elle se confirme, car l'Impératrice est bonne Françoisse, & je suis persuadé qu'elle tiendra une conduite toute opposée à celle de Pierre III. Nous aurons des notions un peu plus claires sur cet événement avant peu, & j'aurai l'honneur de vous en faire part.

(*) De cette Révolution on trouve un Précis très-veridiquement écrit par un Officier allemand, qui en étoit témoin oculaire, dans un Livre intitulé : *Anecdotes Russes, ou Lettres d'un Officier allemand à un Gentilhomme Livonien*, écrites à Petersbourg en 1762.

LETTRE

LETTRE XLII.

De Madame l'Abbesse de CHELLES.

(*En réponse à la Lettre LXI. de
Madame de Pompadour.*)

A Chelles, le 25. Août, 1762.

MADAME,

N OUS avons reçu les ordres de
Sa Majesté, pour demander à
Dieu, qu'il répande ses bénédictions
sur ce malheureux Royaume, & qu'il
daigne nous donner une Paix dura-
ble. Nous sommes fort aises, en rem-
plissant les volontés de notre bon Roi,
de faire une chose qui vous soit agréa-
ble. Nous adresserons nos vœux au
Ciel pour ce Maître chéri, & pour
tous ses Sujets, parmi lesquels, Mada-
me,

me, vous ne pouvez manquer d'être comprise. Vous enviez la tranquillité de notre sort. J'avoue qu'il est le plus heureux du monde, quand nous y sommes appellées. Sans cela le Cloître est un enfer. Mais j'ai la consolation de voir, que parmi toutes nos Sœurs, il n'en est pas une, qui n'ait eû la vocation de son état, & qui n'en soit tous les jours plus satisfaite. Ne repoussez pas la voix qui vous appelle, Madame ; j'ai comme vous été livrée longtemps aux irrésolutions. La grace enfin l'a emporté, & c'est du moment, que j'ai fait profession, que je date les jours de mon bonheur. Nous comptons hier, mes Sœurs & moi, toutes les personnes, qui ont renoncé aux grandeurs mondaines, pour suivre les voyes de la Religion. Le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Nous nous sommes rappellées sur-tout
la

la Sœur Louise François de la *Miséricorde* (*) c'est dans cette sainte retraite qu'elle vint, il y a environ cent ans, cacher les tourmens, que Madame de Montespan fit éprouver à son ame tendre & sensible. C'est ici qu'elle se prépara dans l'amertume & la douleur aux austérités de la Règle, qu'elle embrassa depuis, & qui fit son bonheur. Cette maison la vit partir avec regret; mais une ancienne tradition y perpétue le souvenir de ses vertus; & nous sçavons que du moment qu'elle fut Carmélite, elle aima son Dieu avec plus de ferveur, & d'un amour plus vif, qu'elle n'avoit auparavant aimé ses créatures. Nous conservons plusieurs de ses Lettres, écrites à nos Meres. On n'éprouve, en les lisant, que des sentimens d'onction, de paix & de vertu.

(*) Louise François de la Baume le Blanc, Duchesse de la Vallière.

LETTRE XLIII.

De M. J. J. ROUSSEAU de Geneve.

(Voyez la Lettre LXVII. de Madame
de Pompadour.)

A Paris, le 28. Août, 1762.

MADAME,

J'AI cru un moment que c'étoit par
erreur, que votre Commissaire
vouloit me remettre cent louis pour
des copies, qui sont payées avec dou-
ze francs. Il m'a détrompé. Souffrez,
Madame, que je vous détrompe à
mon tour. Mes épargnes m'ont mis
en état de me faire un revenu (non
viager de cinq-cens quarante livres,
toute déduction faite. C'est déjà beau-
coup au delà du nécessaire. Mais mon
travail me procure encore annuelle-
ment

ment une somme à peu près égale. J'ai donc un superflu considérable ; je l'employe de mon mieux , quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si , contre toute apparence , l'âge où les infirmités rendoient un jour mes revenus insuffisans , j'ai un ami.

Pardonnez-moi ces détails peu intéressans, Madame. J'ai cru les devoir à la *charité* , que vous avez voulu exercer envers moi. Je suis, &c.

J. J. Rousseau.

LETTRE XLIV.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XLVIII. de Madame de Pompadour.*)

Paris - le 12..... 1762.

JE passe condamnation sur Monseigneur votre Frere, ma bonne amie ;
&

& vous ne m'en entendrez plus parler, à moins qu'il ne vienne encore me conter piteusement ses griefs contre vous; car je suis sa confidente. Il me fait pitié, & je suis trop bonne, pour l'éconduire sans quelques mots de consolation. Otez-lui son air capable & suffisant, sa vanité, son ignorance, & c'est un homme tout comme un autre. Mais j'ai bien peur, qu'il ne persiste dans son impénitence.

Dieu veuille que nous ayons la Paix ma chere Marquise, & que ce Duc de B... soit bien traitable. L'horrible chose que la Guerre. On dit que celle des deux Nations, qui a fait le plus heureusement la Guerre, n'en est pas moins ruinée pour toujours. Quant à l'autre.... tant de ravages, tant de sang, & nul avantage réel pour personne, cela fait frisson-

ner. Nos généreux Défenseurs combattent, tandis que nous, au sein de Paris, nous vivons oïseusement, nous allons à la Comédie, au Boulevard, aux Thuilleries; nous faisons de jolis soupers, & ne connoissons tout ce qu'ils souffrent, que par des relations. Cependant ils périssent, ces bons & braves Citoyens. La paix renaît au prix de leur sang. Nous en jouissons, tandis qu'eux, dont la valeur nous la procure, n'en peuvent plus recueillir les avantages. Comme j'aime à écouter un vieux Militaire, qui me conte ses Campagnes! Je ne conçois pas qu'il puisse ennuyer: & s'il ennuye, je veux du moins qu'on le paye d'une partie de ses souffrances, en l'écoutant d'un air d'intérêt, & en lui accordant la récompense la plus digne de la valeur guerrière, l'admiration. Ce bon Chevalier

de...., qu'on trouve si ennuyeux, eh bien, il m'amuse, il peut conter autant qu'il lui plaira, sans jamais me faire bâiller. Il m'a dit hier des choses charmantes, mais je ne les ai sçues, qu'après avoir écouté bien en détail tout le Siège de Mahon. Or voici ce qu'il m'apporte d'Amiens en poste. Il y a beaucoup vû Gresset. Il en est enchanté. C'est toujours un de nos plus jolis versificateurs. Il n'est pas si désœuvré dans la retraite, que nous pourrions bien l'imaginer. Il a fait deux nouveaux Chants au Ver-ver. Le Chevalier, qui en a entendu la lecture, en a retenu plusieurs tirades, qu'il m'a répétées. Rien de si ingénieux. Tenez, il faut que je vous en donne un échantillon. Il peint l'ouvrage de Nonnes, où Ver-vert est apporté.

*L'une découpe un Agnus en losange,
On met du rouge à quelque Bienheureux,*

*L'autrebichonne une Vierge aux yeux bleus
 Ou passe au fer le toupet d'une Archange
 Ver-vert paroît, &c.*

Peut-on rien de plus joli ? Eh bien, après demain je vous en dirai cent vers comme ceux-là. Quel dommage, que l'Auteur ne veuille pas publier ce joli Poëme. Point de lamentations sur la décadence du goût, ma bonne amie ; nous avons toujours des Poètes charmans. Mais c'est que l'abondance nous fait paroître pauvres. La foule des bons Ecrivains est si grande dans tous les genres, que l'on remarque à peine aujourd'hui ceux, qui dans d'autres tems auroient passé pour des prodiges. Je vous remercie bien de cette Allégorie charmante de Voltaire. Il n'a jamais été plus aimable ; mais dites-moi, pourquoi ces deux noms
 Vif

Visigots de Macare & Théleme!
Laujon dit que c'est du grec. Grec
lui-même.

J'ai été toute saisie, en apprenant
l'emprisonnement de Mr. de Lally.
Il y a trois jours, que je l'ai vû; il
plaisantoit lui-même sur ce qu'on lui
impute. On dit qu'il dépendoit de
lui de fuir; qu'il n'a pas voulu. Il
me semble, que c'est déjà un pré-
jugé en sa faveur. On s'étonne de ce
que cette affaire n'est pas portée tout
simplement à un Conseil de Guerre;
car parmi les crimes, dont on l'accu-
se, ceux qui pourroient être punis
capitalement, ne sont pas du ressort
du Parlement. Cependant on augure
bien de cette transgression de for-
mes. On dit que l'accusé, qui ne
pouvoit attendre que de la sévérité
de la part d'un Conseil de Guerre,
éprouvera plus d'indulgence de la

part du Parlement. Ainsi, ma chere Marquise, toujours des coupables, toujours des crimes dans cet Univers ! Quand j'étois jeune, on ne parloit comme aujourd'hui que de reforme ; j'avois la tête remplie d'idées de perfection ; je croyois que tout alloit devenir juste, qu'il n'y auroit plus de guerre, plus de procès, plus de révolutions, plus rien à faire que de s'amuser & s'aimer ; mais je vois bien, que c'est tout comme alors, & qu'un tems ne vaut pas mieux que l'autre- Adieu, mon amie, je deviens bien raisonneuse.

LETTRE XLV.

Du Duc de CHOISEUL.

(*Madame de Pompadour y répond par
la Lettre LIX.*)

Paris, le 4. Septembre, 1762.

MADAME,

NOTRE ami est parti ce matin,
avec toute la Pompe ambassa-
doriale, & je vous réponds, qu'il
soutiendra son caractère encore mieux
par sa conduite que par sa magnifi-
cence. Les Anglois, pour cette fois,
sont vraiment las de la Guerre, &
c'est ce qui lui procurera de grandes
facilités dans sa Négociation. Mais
nous n'aurons pas si bon marché du
Roi de Prusse, que j'avois cru d'a-
bord. La révolution de Petersbourg

I 4 nous

nous annonçoit un changement total dans le système de cette Puissance. Nous sommes bien détrompés par une déclaration, suivant laquelle la Czarine ne veut point se mêler de la Guerre, si elle n'y est forcée. Elle ajoute qu'elle emploiera avec joye ses bons offices auprès de toutes les Puissances belligérantes, pour les porter à une pacification équitable. Je conçois que cette Princesse ne peut s'affermir, qu'au milieu du calme & de la paix, sur un Trône acquis d'une maniere aussi périlleuse. Mais nous n'en sommes pas moins déterminés à rejeter ses bons offices. Elle nous fait une infinité de petites chicanes sur le titre de Majesté *Impériale*, & quoique ces miseres-là ne méritent pas d'arrêter les affaires de quelque importance, cependant nous devons cesser d'être si faciles,

ciles, dès que les autres en font des Affaires d'Etat, ou les demandent avec trop de hauteur, & refusent opiniâtrement de se conformer à ce qui s'est pratiqué antérieurement. Cette minutie ne mérite réellement pas toute l'attention, que vous y donnez. Je vous dirai cependant, puisque vous le voulez, qu'il y a dans le monde dix à douze Empereurs. Celui de Turquie, & c'est à mon avis le seul, qui puisse sensément prendre ce titre, celui d'Allemagne, celui du Mogol, celui de Maroc, celui de Russie, celui de la Chine, celui du Japon, celui de Siam, celui de Perse, celui des Abyssins, celui de Monomotapa; & peut-être plusieurs autres, qui ne méritent pas l'honneur d'être nommés. Les uns ont un Empire grand comme l'isle de France; les autres ont pour sujets des êtres

peu différens de votre Orang-Outang. Ceux-ci jouissent, comme Empereurs, d'environ cinq-cens Ecus, que leur payent annuellement d'infortunés Hébreux , pour être tolérés, & du reste leur Empire n'a pas un pouce d'étendue. Ceux-là sont réellement plus puissans : mais ils n'en ont pas plus de droits que vous, ni moi, ni tous les autres, à un Titre, dont les Romains décoroient les Généraux de leurs Armées ; à un Titre , qui n'est plus qu'une chimere puisque le pouvoir , auquel il étoit joint , n'existe plus. Sous ce point de vûe, nous n'avons pas fait de grandes difficultés de l'accorder à la ruffie, quand elle l'a demandé, & nous le distinguons si peu de celui de Roi ou de Czar, que nous le donnerons , aussi aisément que le Titre de Kan ou de Sophi, au premier Roi qui en voudra

dra , pourvû qu'il nous accorde les Réverſales, que les Ruſſes n'ont jamais refusé de nous donner avant cette Epoque, & qui aſſureroient à jamais notre poſſeſſion , quand même elle ſeroit moins bien conſtatée. Aujourd'hui cette Puiffance nous demande de nouvelles formules, inconnues chez nous. On veut que toutes les adreſſes portent : à *Sa Majeſté impériale de toutes les Ruſſies*, au lieu de *Sa Majeſté l'Empereur ou l'Impératrice de toutes les Ruſſies*. Nous y aurions conſenti ſans peine, je vous proteſte ; malgré la petite incommodité de changer ſans ceſſe , & quoique le changement propoſé ne ſoit pas trop François ; mais on a refusé de nous donner l'acte d'uſage en pareil cas. Nous nous ſommes également obſtinés de notre côté , & vous verrez peut-être qu'une petite difficulté de

Cérémonial , brouillera deux Puif-
 fances faites pour être toujours unies.

Vous imaginez bien , que je n'ai
 pas manqué hier d'aller voir *Hercule*
mourant. Malgré les Ballets ; qui font
 d'une exécution admirable , je perfi-
 ste dans l'idée que m'en ont donnée
 les répétitions. C'est qu'on ne peut
 y reconnoître ni Marmontel , ni Dau-
 vergne. Il ne m'en est resté qu'une
 plaisanterie , que vous aimerez peut-
 être. Au moment , où *Hercule* ex-
 piroit , Madame la Comtesse d'Eg-
 mont s'est écriée : *Il est bien mort*.

Adieu , Madame , vous connoissez
 mon respect ; & vous voyez comme
 j'aime à m'entretenir avec vous de
 tout ce que je sçais.

LET-

LETTRE XLVI.

Du Duc de NIVERNOIS.

(*Madame de Pompadour y répond par
la Lettre LXII.*)

Londres. le 15. Septembre, 1762.

J'AI l'honneur de vous écrire, Madame, encore un peu étourdi du bateau, car il n'y a que trois jours, que je suis arrivé, après beaucoup de petites avanies. La plus aimable est celle que j'ai éprouvée de la part de l'hôte, qui m'a hébergé à Cantorberi. J'avois peu de monde avec moi, cependant ce galant homme prit cinquante guinées pour mon souper. Tout étoit fort bien jusques-là & ce n'étoit qu'un acte d'hostilité, autorisé par la Guerre, qui dure encore

core. J'étois battu. Je ne disois mot. Mais le vainqueur a fait trophée de sa victoire. Alors j'ai trouvé des défenseurs. Tous les Anglois ont désapprouvé sa conduite. La Noblesse du Canton m'a fait prier de me pourvoir en restitution. Sur mon refus elle a pris la résolution formelle, de ne plus tenir ses Sessions, comme elle a fait jusqu'ici, chez cet homme. Je suis trop vengé, car il est ruiné, si je n'y mets ordre.

La Mer, les fatigues, le travail forcé, m'ont rendu tout vapoureux pendant la route. J'avois presque perdu l'usage de mes yeux. Mais depuis mon arrivée ici je me trouve mieux, & puisque vous voulez absolument des nouvelles de mes nerfs, je vous dirai qu'ils n'ont jamais été si traitables. Fasse le Ciel, que j'en puisse dire autant des gens de ce pays-ci.

Au

Au reste , le début est brillant. La Nation me comble d'honnêtetés : je veux dire ; la partie sensée de la Nation. Je ne sçaurois trop me louer de l'accueil , que m'a fait le Roi. J'ai voulu moi-même déposer vos Offrandes aux pieds de la Divinité tutélaire & pacifique , dont nous attendons notre salut. Cette grande Personne a paru très-flattée de votre attention & je vous porte les remerciemens qu'elle m'a chargé de vous faire. Je crois que si elle continue à protéger nos bonnes intentions avec la même vivacité , je ne partirai pas d'ici sans avoir rempli ma mission avec quelque succès. Elle entend très-bien les affaires , & je trouve presque autant de plaisir à en parler avec elle , qu'avec une autre Dame , qui joint à ce mérite des qualités , qui m'avoient parû longtems bien
 peu

peu faites pour y être unies , mais....

Le Donne venute in eccellenza

Di ciascun'arte , ove hanno posto cura.

J'espere , que la Victoire de Joannesberg pourra contribuer à lever quelques difficultés. J'ai appris cette bonne nouvelle à mon arrivée ici. J'ai vû avec un plaisir infini , combien tous les gens, que j'aime le plus, ont été brillans. Le trait de M. de Conflans est unique & lui fait bien de l'honneur. Je suis sûr que vous avez dit encore une fois. Ce ne sont pas les mêmes hommes qui jouent la Comédie & ont des petites Maisons.

LETTRE

LETTRE XLVII.

Du Comte D'AFRY.

à la Haye, le 10. Octobre, 1762.

MADAME,

UNE petite aventure , comme il nous en arrive trente dans l'année , vous attire une importunité de ma part. Ce matin on a fait entrer chez moi , un jeune homme de bonne mine , très-simplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans , & qui sembloit accablée de lassitude , s'appuyoit sur lui d'un bras & portoit un enfant sur l'autre. C'est elle qui vous porte cette Lettre. Faites-la entrer , & dites-moi , si elle n'est pas intéressante. Nous sommes François , me dit le jeune homme : nous voudrions retourner dans notre patrie ;

trie ; mais ce n'est que par la protection.... Il ne put achever, tant son embarras devint grand. Je vais vous dire notre histoire , me dit la jeune Femme, les yeux baissés, en rougissant un peu & avec de petites graces , qui me prévinrent d'avance , que leur faute étoit de la nature de celles , que je suis trop porté peut-être à excuser. Voyons , Madame, si je vous rendrai le désordre aimable de sa narration. „ Il y a deux ans... „ Il n'en avait que vingt alors, & „ l'on est bien jeune à vingt ans... „ Il étoit Soldat ; il avait eû la permission de venir passer six mois „ chez nous, à cause d'une blessure. „ Il venoit travailler , comme garçon Ménuisier , dans la boutique „ de mon pere. Il est très-habile, „ & mon pere disoit toujours : *Je prendrois ce garçon-là pour mon gendre,*

„ *dre, si je n'étois pas si riche.* Enfin,
 „ j'entendois tout le monde en dire
 „ du bien, & puis les soirs nous chan-
 „ tions ensemble, pendant que je fi-
 „ lois; il nous contoit aussi la prise
 „ du Port Mahon & la guerre con-
 „ tre les Hannovriens. Il y a été blef-
 „ sé trois fois.... Je voyois bien,
 „ qu'il avoit de l'amitié pour moi,
 „ & j'en pris pour lui.... Monsei-
 „ gneur, vous sçavez.... Il faut
 „ tout dire à Monseigneur, n'est-ce
 „ pas, mon ami.... Monseigneur, il
 „ nous arriva un accident.... ” Ima-
 „ ginez-vous, Madame la Marquise,
 „ un regard jetté sur l'enfant, & dans
 „ ce regard tout ce qu'il y a de plus
 „ comique & de plus touchant à la fois,
 „ & vous sçavez la valeur de cet *acci-*
 „ *dent.* „ Je craignois tant mon pere!
 „ Je forçai mon ami à fuir. Il ne vou-
 „ loit pas; & moi-même, par réflexion,
 „

„ xion , je ne voulois pas non plus
 „ en faire un Déserteur. Je m'enfuis
 „ toute seule, en lui écrivant que
 „ j'allois mourir. Je voyageai long-
 „ tems, & un soir, comme j'allois
 „ toucher la frontiere, il me joignit :
 „ je tremblois de joie & de frayeur.
 „ Enfin nous fortîmes heureusement
 „ du pays. Il fut le premier à cher-
 „ cher un Prêtre ; nous sommes ac-
 „ tuellement mariés, & voici notre
 „ enfant.... Nous avons jusqu'au-
 „ jourd'hui vécu de notre travail.
 „ Nous avons vû bien de Pays. Mais
 „ qu'ils sont différens de la France !
 „ Que nous serions heureux , si nous
 „ pouvions y rentrer.... Mais, il faut
 „ obtenir du Roi la grace de mon
 „ mari.”.... Et de ton pere la tien-
 „ ne, ” interrompit le jeune Déserteur.
 „ D'où êtes-vous ? „ Monsei-
 „ gneur, elle est fille d'un Ménuisier
 de

„ de Meudon , & mon Pere est un
 „ des Jardiniers de Madame la Mar-
 „ quise à Bellevue. ” Voilà un nou-
 veau motif , de m'intéresser à eux ;
 sur le champ j'écris, j'écris ; mais je
 n'ai foi qu'en vous, Madame. Faites
 la paix de cette jolie enfant avec son
 pere. Et moi , j'espere , qu'en faveur
 des trois blessures , je ferai celle de son
 mari avec le Roi. Et comment voya-
 gez-vous , mes amis ? „ Monseigneur,
 „ il porte notre enfant sur son bras. ”
 „ Monseigneur , elle va à pied. ”
 Quoi , si délicate & si loin ? Ah !
 „ si vous sçaviez ce qu'elle a déjà
 „ souffert ! ”.... Et lui donc ? vous
 „ ne sçauriez vous imaginer !.... ”
 Je ne suis pas riche , mes enfans , ce-
 pendant je vous ferai cheminer plus
 commodément. Où attendrez-vous
 votre grace ? „ En Suisse , Monsei-
 „ gneur , parce que mon Régiment
 est

„ est à Besançon. ” En Suisse ! allez
 loger dans le vieux Chateau de Wal-
 lentshal , chez mes bons & anciens
 parens. Dites-leur que vous m'avez
 vû... Vous pouvez imaginer , que
 j'étois extrêmement ému ; sans en-
 fantillage cependant , & j'en étois
 tout fier. Mais ce couple intéressant
 étoit tout attendri. Ce sont deux bel-
 les ames, dans cette Classe, je vous
 proteste. On me prit les mains : on
 me les pressa. „ Monsieur, que de
 „ bontés ! nous donnerions notre vie
 „ pour vous. ” Rien, mes amis, rien...
 Alors , par je ne sçais quel hazard ,
 l'enfant me caressa avec ses petites
 mains. Je suis vieux, mais sensible
 comme à quinze ans. Aussitot la di-
 gue se rompit. Je fus contraint de
 leur tourner brusquement le dos, en
 leur balbutiant de s'en aller ; & ils
 m'auront pris pour un insensé, ou,
 s'ils

s'ils ont vû mon trouble, pour un enfant , car , en vérité, toutes ces puérilités ne sont pas d'un homme.

Croirez-vous , Madame la Marquise, qu'on voit avec peine dans ce pays-ci les approches de la Paix. Il étoit si commode pour les honnêtes Hollandois , de faire tout le Commerce de l'Europe sans inquiétude, tandis que les autres Nations s'égorgeoient ! Dieu veuille , que cette Paix soit de durée. Je souhaite de me tromper ; mais je m'attends à voir recommencer la Guerre dans deux ou trois ans d'ici.



LETTRE

LETTRE XLVIII.

De Monsieur D'ALEMBERT.

(à laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre LXXV.)

MADAME,

JE sçais, que vous avez été informée des offres, que l'Impératrice de Russie a bien voulu me faire.

On m'a dit encore au *Temple*, que vous vous intéressiez à la résolution, que je prendrois. Elle m'a été dictée par ma mauvaise santé, & par la médiocre opinion que j'ai de mes talents, pour être l'Instituteur d'un grand Prince. Je suis flatté de l'honneur, que l'Impératrice m'a fait, en jettant les yeux sur moi. Je me croirois heureux de contribuer en quelque

quelque chose au bonheur d'une Nation, qui a tant d'influence aujourd'hui sur les affaires de l'Europe, en rendant son Souverain juste, pacifique, modéré; en lui apprenant à respecter la foi des Traités, les droits sacrés de ses sujets, à se contenter de ses possessions, sans envahir celles d'autrui; quelque avantage & quelque facilité qu'il y trouvât; à ne point manquer de fidélité à un Allié utile & loyal; à ne point opprimer le plus foible, avec le secours du plus fort; à ne point abuser d'une médiation frauduleuse pour dépouiller un vaincu de concert avec le vainqueur, à ne point se prévaloir de ces prétentions illusoires ou surannées, qui ne manquent jamais aux ambitieux; à respecter la foi jurée au malheureux; à ne point violer par des Arrêts iniques la sainteté des Tribu-

naux ; à ne point exciter par une avidité démesurée la jalousie de ses voisins ; à ne pas... Enfin, Madame la Marquise, je vois parfaitement bien d'ici, tout ce qu'il faudroit lui apprendre ; mais je serois peut-être bien embarrassée, s'il s'agissoit de mettre la main à l'œuvre, & si jamais le Prince que j'aurois élevé, devenoit injuste, violent, usurpateur, Tyran, j'en mourrois de douleur.

LET TRE XLIX.

De la Comtesse de BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXXXIV. de
Madame de Pompadour.*)

Paris, le 5. Novembre, 1762.

VOUS devenez bien triste, ma
chere amie ; vos discours, vos

Let-

Lettres, vos actions, tout porte une empreinte de mélancolie, qui m'afflige beaucoup. Vous éprouvez de l'ingratitude de la part de tous ceux, que vous avez servis. Ils cherchent à vous nuire par tous les moyens possibles. Ce sont là de vrais malheurs. La Maréchale se sert contre vous de la faveur, que vous lui avez procurée. Tout cela est monstrueux. Mais vous, mon amie, vous, dont l'ame est belle & généreuse, ayez l'orgueil de pardonner. Il faut dans la position où vous vous trouvez, vous roidir contre les tracasseries, les jaseries, les perfidies; faire des heureux, au risque de faire des ingrats, & du reste vous en tenir à un petit nombre de vrais amis. Je vous réponds de deux ou trois, qui vous sont attachés pour la vie. J'ai vû l'envies'emporter à tant d'horreurs, imaginer des

impostures si atroces, que je ne suis plus étonnée de rien. Du moment, que vous avez voulu jouer un rôle, vous avez dû vous attendre à ses traits. Je vous plaindrois, si vous étiez sans ennemis, car il faudroit en conclurre, que vous êtes sans faveur. Laissez-les nourrir leur vaine rage, & n'y songez, que pour faire encore mieux qu'auparavant.

Adieu, mon amie, aimez-moi, dites-le moi; c'est-là un bien, qu'aucun autre n'égale. L'amitié n'est faite que pour les belles ames. Ceux qui n'y croient plus, ne sont pas dignes de l'éprouver. Parmi une foule de souhaits extravagans, j'ai souvent formé celui de passer une fois pour morte, & d'entendre le bien qu'on diroit de moi. Car je suis bonne, & je crois qu'on n'auroit pas beaucoup de mal à en dire.... *Mais, si on en disoit ?* eh bien !

bien ! cela me serviroit à me corriger. Adieu, mon amie ; je vais au Concert spirituel. C'est encore un plaisir, que vous ne connoissez plus. On feroit en vérité dix infortunées de toutes les privations, auxquelles vous vous êtes soumise. Mais on feroit mille heureux avec les dédommagemens.

L E T T R E L.

De la Comtesse de BASCHI.

[*En réponse à la Lettre LXXXV. de Madame de Pompadour.*]

A Essonne, le 15. Novembre, 1762.

BRETON m'a trouvée ici, ma chere amie, où une colique affreuse m'a forcée de m'arrêter ; il m'a remis la Lettre, dont vous l'aviez

K 3 char-

chargé pour moi. A peine étiez-vous partie de Fontainebleau, que Vassé y est arrivé. Rien de si beau, que le modele, qu'il venoit vous montrer ! Beaucoup de gens en ont porté le même jugement ; mais avec quelques restrictions. Et cependant , ma chere amie, de mon autorité privée j'ai résolu, que vous ne le verrez point. De tous les chagrins , que vous avez éprouvés , le plus vif est celui que vous a causé la perte de votre enfant. Elle n'est plus , la pauvre Alexandrine ! Mais vous n'avez pû l'oublier. A quoi bon renouveler votre affliction par la vûe de son tombeau ? Rapportez-vous-en à moi , pour diriger l'Artiste. Bien des Connoisseurs m'ont déjà fait part de leurs observations ; & Vassé, à qui je les ai communiquées, convient de leur justesse. On trouve , par exemple, cette figure
de

de l'innocence trop décolletée. Il y a infiniment d'esprit dans l'action de ces Génies , qui jettent dans la tombe leurs flambeaux éteints & les Symboles des Talens, où cette chere enfant excelloit. Son Buste, cependant, caché par ce groupe, n'est plus l'objet principal du Monument ; Vassé m'a promis de disposer les Figures de sorte , qu'il se trouvera mieux en vûe, & alors il aura fait un chef-d'œuvre.

Quel eût été le bonheur de celui, que vous auriez choisi pour l'époux d'une créature aussi accomplie ! C'est ce que je disois hier au Maréchal, qui est venu me voir. Ils'est bien aperçu de mon intention, & comme il n'est jamais en reste , il m'a dit en fouriant : „ Madame veut sans doute „ parler de mon fils. Eh bien, je lui „ dirai, que je n'aurois pu faire ce „ mariage, quand même je l'aurois „ de-

„ desiré. Mon fils a de grands pa-
 „ rens, dont il doit, par devoir,
 „ respect & décence, demander l'a-
 „ veu, pour former un établissement.
 „ Ils ont refusé leur agrément, &
 „ mon fils a dû renoncer à Made-
 „ moiselle d'Estiolles". Il m'est venu
 du monde au même instant, & je
 n'ai pû en sçavoir davantage. J'i-
 magine, cependant, que le Maré-
 chal vouloit parler de l'Empereur.

Je suis partie de Fontainebleau,
 très-peu de tems après vous, comme
 vous voyez, ma chere amie; mais
 je ne crois pas quitter cette bicoque
 avant demain. Le plaisir de m'entre-
 tenir avec vous, me fait oublier les
 douleurs les plus aigues. Je me sens
 cependant si fort abattue, que je n'au-
 rois jamais la force d'aller en carrosse.
 Je fais préparer un bateau, qui me
 transportera à Paris, quoique je crai-
 gne

gne horriblement les voyages par eau.

Votre confiance m'est bien chere, mon amie, conservez-la moi. Faites-moi part de tout ce qui vous touche; dites-moi vos rêveries mêmes. Je vous en dirai franchement mon avis. Je n'approuve point, par exemple, celle que contient votre Lettre d'hier. Si des événemens invraisemblables vous conduisoient jusques-là, qu'en résulteroit-il pour votre bonheur? Un plaisir de douze ou quinze jours pour votre vanité, c'est quelque chose, s'en conviens. Mais, jetez les yeux au-delà, & puis désirez.... Modérez vos souhaits, mon amie. Vous avez à votre disposition une mine inépuisable de bonheur. Exploitez-la. Faites du bien.

F I N.

9751 14

4-1/2
②